



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

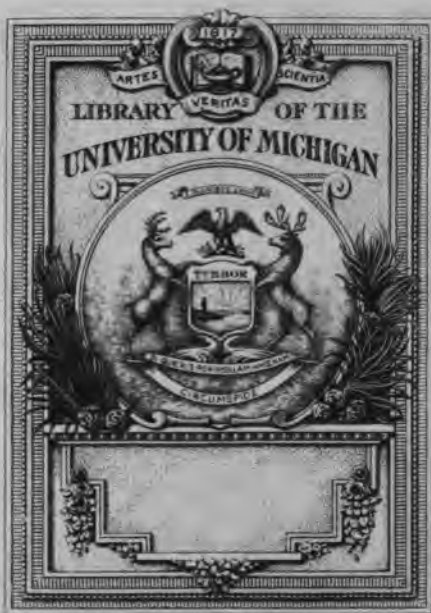
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



THE GIFT OF
Easton Kelsey

LUDOVIC DE FRANCMESNIL

LE

Trillon du Foyer

COMÉDIE EN TROIS ACTES

d'après le conte de Charles DICKENS

Musique de scène de J. MASSÉNET

SEPTIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

LIBRAIRIE THÉÂTRALE

11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés
pour tous les pays, y compris la Suède, et Norvège.
Copyright by S. Incalto, 1921.

LE GRILLON DU FOYER

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre national de l'Odéon, le 1^{er} Octobre 1904.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LUDOVIC DE FRANCMESNIL

LE

GRILLON DU FOYER

COMÉDIE EN TROIS ACTES

d'après le conte de Charles DICKENS

Musique de scène de J. MASSENET

PARIS

LIBRAIRIE THÉÂTRALE

11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by A. Joannin 1905.

848
F824g

A la mémoire

de mon cher et vénéré grand-père,

GABRIEL MORIN DE LA SABLONNIÈRE,

qui fut mon meilleur ami

et mon maître.

L. de F.

1^{er} Octobre 1904.

PERSONNAGES

	Odéon.	
	1904.	1918.
	—	—
JOHN	MM. DORIVAL.	MM. VARGAS.
CALEB	JANVIER.	COSTE.
TACKLETON.	CAZALIS.	MAURICE LAM
ÉDOUARD	GASTON SÉVERIN.	ROGER VINCEN
DOT.	M ^{me} SYLVIE.	M ^{me} GUÉREAU.
BERTHA.	TAILLADE.	MAG-ANDRÉ.
MISTRESS FIEDLING.	DEHON.	BARSANGE.
MAY FIEDLING. . . .	J. RÉMY.	MARTAL.

Premier et troisième actes, chez JOHN.
Deuxième acte, chez CALEB.

*L'action se passe dans les environs de Londres, en 1800,
sous le règne de George III.*

Pour la musique de scène, s'adresser au Menestrel, 2 bis, rue Vivienne

St,
Walter Kelsey
-30-38

LE GRILLON

ACTE PREMIER

Chez John Peerybingle.

Une salle basse servant, en même temps, de cuisine. — A droite, une grande cheminée à manteau avec trépied, au-dessus de laquelle un fusil est accroché. — A gauche, au premier plan, un buffet garni de vaisselle, et, au second plan, une porte donnant sur une chambre. — Au fond, une armoire, une horloge-coucou, deux portes, l'une donnant sur l'escalier, l'autre sur la rue, et une large fenêtre. — Devant la cheminée, un grand fauteuil et, de l'autre côté de la scène, une table chargée de linge. — Aux murs, gravures de sport et une panoplie de fouets, de brides et de lanternes. — Sièges divers, dont une petite chaise basse. — A côté de la cheminée, vers le fond, un guéridon avec un pot à tabac et une pipe. — Aspect général simple et rustique, mais confortable. — C'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

DOT, seule.

Elle entre, tenant à la main une grosse bouilloire de cuivre qu'elle vient de remplir, dehors, à la fontaine, et la porte en hâte sur le trépid de la cheminée.

Brou... ou!!! Quel temps!... De la neige partout... et un vent! Je suis gelée jusqu'à la moëlle! Brou... ou!!! Ah! madame la bouilloire, dites un peu que je n'ai pas soin de vous! Car, enfin, vous n'avez pas l'air de vous douter que, pour remplir votre grosse personne, j'ai risqué de gagner la mort ou tout au moins une bonne fluxion de poitrine. Aussi, comme récompense, vous allez me faire entendre vos plus jolis glou-glous! (Elle attise le feu.) Là! Voici pour vous donner de la voix!... Et vous, gentil grillon, me ferez-vous l'honneur d'une petite chanson?... Vous dites?... Quoi?... Rien? Pas le moindre cricri! Fi, le vilain, qui fait la sourde oreille!... Vous savez, je vous donne cinq minutes pour commencer... Pas plus. Juste le temps de ranger mon linge. (Elle va prendre des draps sur la table pour les ranger.) Oh, ces blanchisseuses, quelle engeance! Des draps tout neufs absolument perdus, brûlés par leurs damnés ingrédients! Et cette taie d'oreiller, toute déchirée, une vraie dentelle!... (L'horloge-coucou chante huit heures.) A la bonne heure! Voilà un aimable coucou! Il ne se fait pas prier, lui! (Rafale au dehors...) Mais quel temps! C'est la

fin du monde, bien sûr... Et mon pauvre John qui court les routes! Heureusement, il ne doit pas être loin, maintenant. (On frappe à la porte de la rue.) On a frappé! (Courant à la porte.) Qui est là?

SCÈNE II

DOT, CALEB.

CALEB, au dehors.

C'est moi, Caleb.

DOT.

Oh, pauvre ami, entrez vite!

Elle ouvre la porte. Entre Caleb. C'est un petit vieillard, très pauvrement vêtu.

CALEB, couvert de neige.

Bonsoir, madame Peerybingle... John n'est pas rentré?

DOT.

Pas encore, mais je pense qu'il ne tardera pas.

CALEB.

Alors, excusez-moi... (Faisant mine de sortir.) Je reviendrai tout à l'heure.

DOT.

Comment tout à l'heure? Vous croyez que je vais vous laisser l'attendre dehors, par un temps pareil?... Voulez-vous bien vite venir vous sécher. (Elle l'attire de force vers la cheminée)... Dans quel état vous êtes!... Et à peine couvert, encore!

CALEB, souriant, avec une nuance de tristesse résignée.

Oh! je ne suis pas frileux. (A part.) Heureusement.

DOT, achevant de le sécher avec une serviette prise sur la table, parmi le linge.

Là!... Maintenant, Caleb, il faut que je vous gronde.

CALEB.

Moi, madame Peerybingle?

DOT.

Oui, vous. Combien de fois dois-je vous dire de ne plus frapper? Notre maison n'est-elle donc plus celle du bon Dieu?

CALEB.

Oh si, madame Peerybingle!

DOT, l'imitant.

Madame Peerybingle! Madame Peerybingle! Toujours des cérémonies!... Eh bien, et moi, je ne suis donc plus la petite Dot, la meilleure amie de votre pauvre Bertha, presque votre seconde fille?

CALEB.

Oh! si! mad... ma chère petite Dot!

DOT.

A la bonne heure, je vous retrouve... Alors c'est convenu, plus de « Madame Peerybingle » et plus de toc toc à la porte. D'abord cela me fait peur... Que voulez-vous, quand mon John est en route, j'ai de vilains pressentiments. Au moindre bruit, il me semble toujours qu'on me le rapporte mort ou blessé... Dame, ce ne serait pas la première fois qu'un voitu-

rier aurait été attaqué. La nuit, les chemins ne sont pas sûrs.

CALEB.

Quelle idée!

DOT.

Je sais bien que John est brave, fort comme deux et toujours armé... Tenez, je préfère ne pas penser à cela; je sens que je deviendrais folle.

CALEB.

Vous n'êtes pas raisonnable. (Lui prenant les mains. — A part.) Pauvre enfant, elle a les mains glacées!... Et dire que c'est moi qui... Vieille bête, va!

DOT, plus calme.

Ce n'est rien... Mais, Caleb, je l'aime tant, mon John! Il est si bon!

CALEB.

Ça, vous pouvez le dire sans crainte de démenti. Pour ma part, je ne connais personne qui les aille seulement à la cheville. Dussé-je vivre cent ans, jamais je n'oublierai qu'il m'a toujours tendu la main et je bénis presque ma misère qui m'a permis d'apprécier une pareille amitié.

DOT, avec émotion.

Vous ne sauriez croire quel plaisir vous me faites en parlant ainsi.

CALEB.

Je le dis comme je le pense.

DOT.

Bien vrai?

CALEB.

Vous en doutez ?

DOT.

Non, mais...

CALEB.

Mais ?...

DOT.

Voyons, mon bon Caleb, répondez-moi bien sincèrement. Quand vous m'avez vu donner ma main à un homme beaucoup plus âgé que moi, vous n'avez pas cru que je me mariais par dépit,... en faisant un coup de tête ?...

CALEB.

Non, Dot. Vous l'avez dit vous-même, je vous aime et je vous aime encore comme ma seconde fille. Il était donc tout naturel que je fisse pour vous des rêves peut-être ambitieux... et je les ai faits ; mais, connaissant la noblesse de votre cœur, la droiture de votre caractère et la sûreté de votre jugement, je pensais : « Puisqu'elle agit ainsi, c'est qu'elle doit avoir raison ?... Cependant, pour être juste, je vous avouerai qu'au premier abord, John m'effraya bien un peu par la brusquerie de ses manières.

DOT.

Allons donc ! Nous y voilà.

CALEB, vivement.

Mais pas du tout !... N'allez pas croire... Je vous assure que cette impression s'effaça bien vite... Et la preuve, c'est que j'accueillis votre mari comme un

autre vous-même, à bras ouverts. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas?

DOT.

Oui, mon ami. Aussi votre tendre affection nous est-elle précieuse, à tous deux. (Pendant ce dialogue, elle finit de ranger son linge et prépare, sur la table, le couvert de John.) Ne craignez donc pas que votre franchise m'ait blessée. Au contraire, elle ne peut que me confirmer dans ma tendresse pour John; car, voyez-vous, si je l'aime à cause de ses qualités, je l'aime encore et surtout à cause de ses défauts. Grâce à eux, je puis mesurer, chaque jour, sa bonté envers moi aux efforts qu'il fait pour se corriger. John, c'est mon œuvre, j'en suis fière, et, aussi vrai que j'existe, je vous jure que je n'ai pas regretté, un seul instant, d'avoir préféré ce brave garçon un peu rude, c'est vrai, mais si foncièrement honnête, aux nombreux galants plus jeunes et plus fortunés qui ont daigné songer à ma petite personne... J'en suis désolée pour vos rêves, mon pauvre Caleb, mais, c'est comme cela.

CALEB.

Je les faisais pour votre bonheur, Dot, et ils étaient, j'en conviens, très au-dessous de la réalité. Ah, si depuis que le monde est monde, la race humaine n'avait produit que des êtres comme votre mari, jamais Dieu n'eût permis le déluge et notre Seigneur Jésus — soit dit sans blasphémer — eût pu se dispenser de naître parmi nous.

DOT, riant.

Ce qui, par parenthèse, vous aurait joliment gêné, hein?

CALEB.

... Je ne saisis pas bien... Ah, j'y suis! Vous dites cela pour mes jouets. Le fait est que j'en fabrique assez de ces arches et de ces crèches. Quand je pense à tous les Noé et à tous les enfants Jésus qui me sont passés par les mains, c'est à ne pas croire... Enfin, je ne m'en plains pas, puisque j'y gagne mon pain et celui de ma chère enfant.

DOT.

Et moi, quand je pense au prix dérisoire que votre patron Tackleton ose vous en donner, c'est cela qui est à ne pas croire.

CALEB.

Oh! je n'ai pas le droit d'être difficile et je considère encore comme une chance qu'il veuille bien m'employer.

DOT.

Voulez-vous que je vous dise? Eh bien, je ne peux pas le voir en face, votre Tackleton. Il me répugne avec sa mine renfrognée, son regard sournois, qui vous perce comme une vrille, et sa longue redingote d'usurier, qui l'enveloppe du col aux talons... Pouah, le vilain homme!!!

Elle revient vers la cheminée et attise nerveusement le feu.

CALEB.

N'exagérons pas!... Mon Dieu, monsieur Tackleton ne paie pas de mine, c'est évident; mais, je vous assure, il a du bon... Au fond, il n'est pas si...

DOT, retournée vers Caleb.

Si quoi?

CALEB.

Si... si... ou, plutôt, il est moins...

DOT.

Moins quoi?... Ne cherchez pas à le défendre, allez; mon opinion est faite sur lui et rien ne m'en fera changer. Je l'ai en horreur, vous m'entendez, en horreur.

CALEB.

Mais qu'est-ce que vous avez? Je ne vous ai jamais vue comme cela. (Un silence, puis prenant brusquement les mains de Dot et la regardant face à face.) Que vous a-t-il fait?

DOT, cherchant à se dégager.

Rien, Caleb!... J'ai eu tort de me laisser emporter. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

CALEB.

Non, Dot, non!... Vous me cachez quelque chose... Voyons, ma chère enfant, il faut tout me confier, à moi, votre vieil ami,... sinon je croirais... Vous rougissez? (Avec explosion.) Oh! il a osé!!... Canaille!

DOT, presque gai.

C'est plutôt dégoût que colère... Je devrais même en rire, car il était purement grotesque... Inutile de vous dire comment j'ai reçu ses odieux propos... Ah, je vous garantis qu'il ne recommencera pas. Toujours est-il qu'à présent, il me déteste et que tous les moyens lui seront bons pour se venger de moi.

CALEB.

Il en est bien capable... Canaille, canaille!... Votre mari n'a jamais rien su de tout cela?

DOT.

John! Heureusement non. Il est si jaloux qu'il l'aurait tué, bien sûr... Vous ne le défendez plus maintenant, votre Tackleton?

CALEB.

Non certes. Tant que j'ai été seul à souffrir par lui, vous ne m'avez jamais entendu me plaindre, jamais une parole d'amertume n'est sortie de ma bouche. Rendez-moi cette justice. Mais, du moment qu'il s'attaque à vous, la coupe déborde et je puis enfin vous ouvrir mon cœur. Eh bien oui, Tackleton est fourbe, égoïste est méchant. Voilà plus de vingt ans qu'en se donnant partout pour mon bienfaiteur, il exploite indignement ma misère au profit de sa sordide avarice. Ah, j'en ai vu de dures, allez!... Si je vous disais qu'il n'a même pas pitié de ma fille, de ma douce Bertha, pauvre aveugle, que tout le monde aime et respecte; car, on ne peut le nier, tout le monde l'aime et la respecte.

DOT.

Sans doute, mon bon Caleb, et tout le monde la plaint. C'est si affreux d'être aveugle... Encore, elle, elle est heureuse, en apparence du moins, grâce à vos pieux mensonges.

CALEB.

Ce que vous avez pu voir n'est rien, ma chère petite, à côté de la réalité. Depuis des années, je me tue à jouer une effroyable comédie de toutes les minutes, dont ma pauvre enfant elle-même est l'inconsciente complice. Si bien que, son infirmité maudite, j'en arrive à la considérer comme un bienfait.

DOT

Mais c'est monstrueux!

GALEB.

N'importe, tant que je serai là, je veux que ma Bertha vive dans une perpétuelle illusion. Pour elle, la misérable arrière boutique où Tackleton nous loge et nous surveille sera toujours la confortable demeure que je lui ai dépeinte. Jamais elle ne saura que son père est un gueux dont le malheur a blanchi les cheveux, avant l'âge. Lui donner le paradis sur terre, voilà le but de mes efforts... Et cela me console un peu.

Il s'essuie les yeux.

DOT.

Mais, Tackleton, qu'en pense-t-elle? Vous n'avez pas pu le représenter comme un homme loyal et généreux, celui-là?

GALEB.

Que voulez-vous, lorsqu'il parait, le visage de mon enfant s'illumine. Pour elle, cet être méchant est bon, ses sarcasmes sont de spirituelles plaisanteries, ce vieillard presque difforme est un homme encore jeune et vigoureux, presque un dandy. Sa brutalité n'est que de l'originalité. Enfin, de ce misérable j'ai fait pour ma fille un objet d'affection d'estime et d'admiration.

DOT.

Vous sanctifiez le mensonge. C'est sublime.

GALEB.

Je suis père, tout simplement.

DOT.

Et vous ne souffrez pas de voir votre fille respecter ce monstre?... Moi je trouve cela révoltant.

CALEB.

Est-ce que tout n'est pas révoltant dans la vie?... Tenez, avoir un fils comme mon Édouard, un beau garçon plein de jeunesse, de force, de santé et, un beau matin, — il y a de cela six ans — le voir partir pour les Iles, comme ils disent, avec l'espoir de devenir riche! Abandonner sa fiancée, cette douce et pure May Fiedling qui l'aimait tant, sa sœur aveugle, son père, un vieillard, avec l'espoir de les retrouver au retour, en leur apportant le bonheur, et... ne plus revenir... jamais, jamais!... Est-il mort? Nous ne savons pas. Nous attendons, torturés par l'angoisse... Dites-moi, Dot, est-ce que tout cela n'est pas révoltant?

DOT.

Pauvre Caleb!

CALEB.

Vrai, il faut avoir la foi solide pour croire encore qu'il y a un Dieu!

DOT.

En doutez-vous?... On nous l'apprenait à l'école : Un Dieu qui a fait le monde en six jours.

CALEB.

Ça se voit, ça n'est pas soigné. (Essuyant ses yeux.) Mon pauvre Édouard!... Déjà six ans!... C'est bien fini de lui!... Mon fils mort, ma fille aveugle!... Ah, ma chère petite, je n'ai jamais eu de chance... Il y

a des gens comme ça dans la vie : rien ne leur réussit. Pourquoi ?

DOT.

Peut-être..., peut-être parce qu'ils n'ont pas de grillon chez eux.

CALEB.

Possible. Le grillon porte bonheur ; on l'a toujours dit.

DOT.

Nous en avons un, nous. Parfois, il chante toute la journée, parfois, il se tait, comme aujourd'hui. On ne sait pas pourquoi.

CALEB.

Peut-être attend-il que la bouilloire chante.

DOT.

Si, de son côté, la bouilloire attend le grillon, cela peut durer longtemps. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse. (Se penchant vers le foyer.) Voyons, faut-il que je commence pour vous donner de la voix?... La vieille chanson que je chante à mon fils pour l'endormir.

Elle chante.

Les enfants perdus dans la forêt.

Ecoutez bien, père et mère,
Ce que je vais vous conter...

Musique.

Ah, ah, le grillon !

CALEB.

La bouilloire !

DOT.

Ils se sont décidés ! Est-ce le grillon, est-ce la bouilloire qui a commencé ?

CALEB.

On ne le saura jamais...

DOT.

Et puis, qu'est-ce que ça fait?... (Riant.) Oh la jolie chanson !... J'écoute, j'écoute. Doucement, là !... Doucement !...

CALEB.

C'est la bouilloire qui chante le mieux.

DOT.

Non, c'est le grillon !... Plus fort, maintenant, plus fort !... comme quand John va rentrer ! (Le coucou sonne neuf heures.) Plus haut, le grillon ! Plus fort, la bouilloire !... Bravo !... John a rentrer, John va rentrer ! (A la cantonade, bruit de grelots, qui se rapproche graduellement.) C'est lui.

Le chien aboie, au dehors.

SCÈNE III

LES MÊMES, JOHN.

JOHN, à la cantonade.

Oh, là !... Assez, Boxer, assez ! Bas les pattes !... A la niche !... Henry, dételez le cheval et un fort coup de bouchon, hein ! (Il entre, sa houppelande couverte de neige, et embrasse Dot, qui s'est jetée à son cou, puis il dépose un sac qu'il portait sur l'épaule.) Bonsoir petite femme !

Bonsoir ma chérie!... Je suis bien en retard, hein? Aussi, c'est la faute de ce sale temps. Un peu plus, je restais en détresse... (Apercevant Caleb.) Tiens, le père Joujou! Comment ça va?

Il lui serre la main.

CALEB.

Comme vous voyez, pas trop mal.

JOHN.

Alors, pendant mon absence, vous faites la cour à ma femme! Eh bien, c'est du joli!

DOT, grondant.

Oh, John!

JOHN.

Quoi donc? On ne peut plus plaisanter, maintenant?... (Galment.) C'est vrai que je suis un peu jaloux, mais pas de lui... (Il rit)... Là, ne vous fâchez pas! Aidez-moi plutôt à me débarrasser... Vous gronderez, après, tant qu'il vous plaira... (Il va pour ôter sa houpelande)... Mais... pardon!... (Fouillant dans les poches, il en tire un petit pot de fleurs soigneusement enveloppé de papier et de mousse, qu'il remet à Caleb.) A tout seigneur tout honneur! Les cadeaux pour Bertha!... Vous voyez que je n'ai pas oublié la commission.

CALEB, la joie aux yeux.

Merci, John.

JOHN, narquois.

Par exemple, c'est cher, très cher, en cette saison

CALEB.

Quel que soit le prix, du moment que c'est pour elle, je trouverai toujours cela bon marché.

JOHN.

Brave homme va ! (Fouillant de nouveau dans ses poches.)
Plus une petite boîte pour vous. La voici !

CALEB, lisant l'adresse.

« A Caleb Plummer. Envoi très recommandé. »

JOHN, riant.

C'est peut-être de l'or.

CALEB.

De l'or?... Pour moi?... Non, John!... Ce n'est pas
que de l'or m'eût étonné, si mon garçon, mon mal-
heureux Édouard, vivait encore. (Ouvrant la boîte.) Je
sais ce que c'est... Tenez ! Des yeux de poupée pour
le travail de Bertha... (Avec tristesse.) Ah, si seulement
ses yeux, à elle, pouvaient se retrouver au fond de
cette boîte!... Que vous dois-je pour votre peine ?

JOHN.

C'est moi qui vais vous en faire de la peine, si
vous répétez votre question.

CALEB.

Cependant...

JOHN, bourru et bon enfant.

Fichez-nous la paix, n'est-ce pas !

DOT, montrant le sac.

C'est bien là toutes vos commissions, John ? Je puis
les mettre de côté ?

JOHN.

Mon Dieu, oui... (Brusquement.) Sapristi ! Mais non !
J'ai tout à fait oublié le vieux monsieur !

DOT.

Le vieux monsieur?

JOHN.

Je l'ai laissé dans le fond de la voiture, endormi sur la paille. Il doit être gelé.

Il sort vivement.

DOT.

Un vieux monsieur dans la voiture?

CALEB.

Allons donc! Votre mari plaisante. Ce doit être quelque surprise à votre adresse, bien sûr. Je connais John, il est si bon, il aime tant à vous gâter!... (La porte se rouvre et laisse voir John accompagné du vieux monsieur en question.) Non? (A Dot.) Alors je ne comprends plus.

SCÈNE IV

DOT, CALEB, JOHN, ÉDOUARD.

JOHN.

Entrez, entrez! (Entre Édouard. Vêtements surannés, chapeau enfoncé sur les yeux, collet relevé. Il regarde autour de lui et salue Dot.) Vrai, vous pouvez vous vanter d'être un beau dormeur. Il ronflait comme un sabot... J'ai dû le secouer pour le réveiller. (Édouard s'assoit, sans rien dire, sur un pliant qu'il porte avec lui.) Là donc! Voilà de quelle manière je l'ai trouvé assis sur le bord de la route, immobile comme une borne et presque aussi sourd; car il a l'oreille d'un dur!

DOT.

Assis? En plein air, sous la neige?

JOHN.

Sous la neige... et à la tombée de la nuit... « Place payée » m'a-t-il dit, en me donnant dix-huit pences, puis il est monté avec moi et... le voilà.

DOT.

Il ne va pas rester ici, je pense.

JOHN.

Ma foi, je n'en sais rien. Mais... chut!

ÉDOUARD, envie d'éternuer.

Ah!... Ah!...

JOHN.

Je crois qu'il va parler.

ÉDOUARD, éternuant.

At... tchoum!... (Timidement, avec douceur.) Pardon du dérangement. Je suis expédié, bureau restant. Veuillez me permettre d'attendre qu'on vienne me chercher. Ne faites pas attention à moi.

John, Dot et Caleb échangent des regards ahuris.

DOT.

C'est trop fort!

JOHN.

Un peu!

CALEB, à part.

Quel drôle d'homme!

ÉDOUARD, après avoir regardé alternativement le mari et la femme, s'adressant à John.

Votre fille, sans doute?

JOHN.

Ma femme !

ÉDOUARD.

Votre nièce ?

JOHN, appuyant.

Ma femme !

ÉDOUARD.

Ah, vraiment !... Fort bien... Elle est très jeune !

JOHN.

De quoi se mêle-t-il, cet animal-là ?

ÉDOUARD, après avoir hésité, un instant.

Et vous avez un enfant ? (John fait un grand « oui » de la tête, fier et comique. Etonné.) A VOUS ?

JOHN.

Comment, à moi ?

ÉDOUARD.

Une fille ?

JOHN, les mains en porte-voix et hurlant.

Un garçon !

ÉDOUARD.

Bien jeune aussi, hein ?

DOT, furieuse.

Attends ! (Elle écarte violemment John, prend sa place près d'Édouard et crie.) Dix mois et trois jours... Vacciné.

JOHN, de même, après avoir passé de l'autre côté d'Édouard.

Depuis six semaines.

DOT.

Le vaccin a parfaitement pris. Remarquablement beau. D'une intelligence merveilleuse.

JOHN.

Voulez-vous qu'il vous récite Hamlet?

ÉDOUARD.

Volontiers.

JOHN.

J'y renonce.

Édouard va s'asseoir dans un fauteuil, devant le foyer.

CALEB.

Au fait, pourquoi ne voit-on pas votre fils, ce soir?

JOHN.

C'est vrai! Où est-il donc? Il n'est pas malade, au moins?

DOT.

Malade? Il se porte comme un charme. Seulement, je l'ai fait mettre au lit. Il tombait de sommeil. Ses yeux se fermaient d'eux-mêmes, le pauvre mignon.

JOHN, vivement.

Je monte l'embrasser.

DOT.

Si vous voulez, mais ne faites pas de bruit.

JOHN.

Venez donc avec moi, papa Caleb; venez voir comme il est beau, quand il dort.

CALEB.

Oh, je le connais... Si vous le permettez, je vous demanderai d'aller pincer la queue de votre chien...

JOHN, étonné.

Pincer la queue de Boxer?

CALEB.

Oh, très légèrement.

DOT, riant.

En voilà une idée!

CALEB, avec bonhomie.

Votre chien n'aimera peut-être pas cela; mais, je vais vous dire, il est venu aujourd'hui une commande de chiens-aboyeurs et je voudrais imiter la nature, autant que cela sera possible pour six pences.

DOT, riant toujours.

Comme vous voudrez.

JOHN.

Les affaires avant tout. Allez, mon père Joujou, allez... Dot, appelez-moi, aussitôt que le souper sera prêt.

DOT.

Oui.

Caleb et John sortent.

SCÈNE V

DOT, ÉDOUARD.

DOT. (Elle se remet à fredonner sa chanson, tout en pliant son linge sur la table. — Musique.)

Ecoutez bien, père et mère,
Ce que je vais vous conter...

ÉDOUARD, continuant la chanson.

C'est une complainte amère
Et l'on pleure à l'écouter.

DOT, surprise, venant à lui.

Comment, c'est vous qui?... Il n'est donc plus sourd?

ÉDOUARD. (Il la regarde en souriant et continue.)

Un haut et puissant seigneur
A Norfolk vivait jadis...

DOT, de plus en plus surprise.

Mais vous êtes donc du pays pour connaître notre vieille chanson?

ÉDOUARD. (Tout en chantant, il baisse son collet et, toujours souriant, fixe Dot.)

Qui surpassait en honneur
Tous les seigneurs du pays.

DOT, le dévisageant, cette fois, avec une nuance d'inquiétude.

Vous n'êtes donc pas un?... Alors... Attendez donc!... Non, non, ce n'est pas possible!

ÉDOUARD.

C'est bien la chanson des *Enfants perdus*?

DOT.

Oui...

ÉDOUARD, enlevant son chapeau et jetant son manteau sur le fauteuil.

C'est la mienne, Dot!

DOT, poussant un cri.

Ah!!!... Edouard!!!

ÉDOUARD, galement.

Enfin!... Vous y avez mis le temps.

DOT.

Après six ans!... Six ans!

ÉDOUARD.

Six ans, oui, Dot!

DOT.

Comme vous êtes changé! On vous croit mort, vous savez.

ÉDOUARD, *galement*.

Au fait, je l'ai peut-être été. En Amérique, tout arrive, surtout l'impossible.

DOT.

Mais pourquoi n'avoir pas donné signe de vie? Pourquoi avoir laissé ceux qui vous aiment dans une telle inquiétude?

ÉDOUARD.

Eh, pouvais-je leur écrire de ce pays perdu, si loin du monde civilisé? Là-bas, voyez-vous, on ne songe qu'à deux choses : trouver de l'or et défendre sa vie.

DOT.

Il n'y a donc pas de villes?

ÉDOUARD.

Des villes?... La plus proche est à dix journées de route. D'ailleurs, était-ce bien la peine d'affliger les miens par de tristes nouvelles? Réussir ou mourir, tout est là en Californie.

DOT.

Heureusement, vous voilà.

ÉDOUARD.

Donc, j'ai réussi... Mais il n'y a pas longtemps... Ah! j'en ai mangé de la vache enragée, ma petite

Dot ; aussi, avec quelle hâte suis-je revenu !... Ce n'est qu'en chemin que j'ai réfléchi à l'émotion qu'aurait mon père à me revoir. J'ai eu peur... J'ai pensé qu'il faudrait le préparer doucement à mon retour. Alors, j'ai pris ce déguisement. Bonne idée, n'est-ce pas ?

DOT.

Je crois bien... Le bonheur tue quelquefois, quand on n'en a pas l'habitude.

ÉDOUARD, à la fenêtre.

Comme il a vieilli, ce pauvre père !

DOT.

La misère... Votre absence surtout...

ÉDOUARD.

Je vous réponds qu'il m'a fallu de la volonté, tout à l'heure, pour ne pas lui sauter au cou et lui demander pardon... Vous ne pouviez me voir ; je pleurais comme un enfant. Et dans la voiture donc, quand j'ai aperçu les premières maisons de notre village... et quand nous avons croisé le pasteur, celui qui m'a instruit et qui m'aimait tant... Enfin, pendant tout le trajet, quoi !... je me tenais à quatre pour ne pas crier aux passants : « C'est moi, Édouard ! »

DOT.

Vous avez bien fait, surtout à cause de John... (Geste d'étonnement d'Édouard.) Sans doute, mon mari, c'est la bonté même ; mais il est bien trop... comment dirais-je ?... trop droit, trop confiant, pour dissimuler.

ÉDOUARD.

Enfin, à nous deux, nous allons préparer habilement ma résurrection... Ah, Dot, quelle joie de retrouver tout ce qu'on aime : son pays, ses parents, ses amis!...

DOT, malicieuse.

Sa fiancée...

ÉDOUARD, vivement.

May Fiedling... oui!... Elle est toujours libre, n'est-ce pas?

DOT.

Bien sûr.

ÉDOUARD.

Elle m'a attendu?

DOT.

Certainement.

ÉDOUARD.

Sa mère me l'avait refusée, parce que j'étais pauvre. Je suis riche, à présent; elle me la donnera... Ah, ma petite Dot, je suis trop heureux, oui, trop heureux!

DOT, brusquement.

Chut!... Voilà John!... Et moi qui n'ai pas fini de mettre mon couvert... Vite, vite!!!

Rapidement Édouard remet son chapeau, son manteau, et va reprendre sa place dans le fauteuil. — Dot achève de placer le couvert.

SCÈNE VI

DOT, ÉDOUARD, JOHN, CALEB.

JOHN.

Eh bien, Dot, et ce souper ?

DOT, se hâtant, un peu troublée.

Voilà, voilà. La bouilloire est sur le feu, pour le thé, et voici du jambon, du beurre, des rôties...

JOHN, tendant sa joue

Et le reste ?

DOT.

Non, John, non.

JOHN.

Comment non ? Parce que ?

DOT.

Parce que... nous ne sommes pas seuls...

Elle montre Edouard

JOHN.

Le vieux?... Bah ! Il est sourd et presque muet.

Caleb rentre.

DOT.

Mais pas aveugle, John, pas aveugle.

JOHN; un peu inquiet.

Quel drôle d'air vous avez !

DOT.

Moi?... Pas du tout.

JOHN.

Si, si!... N'est-ce pas Caleb?

CALEB.

Je ne vois pas...

JOHN.

Ah! Alors je me trompe... Allons, petite Dot, par donnez-moi et servez le thé... Asseyez-vous, Caleb.

CALEB, s'asseyant.

J'ai pincé la queue de votre chien.

DOT.

Il a aboyé?

CALEB.

Non... Il m'a léché... Je reviendrai, un jour qu'il sera mieux disposé.

JOHN, se retournant à demi vers Edouard.

Hé, l'homme! Une tasse de thé?... Il ne répond pas... Ça va recommencer.

CALEB.

Il a peut-être la langue engourdie par le froid.

DOT, avec vivacité.

Justement. Laissez-le donc; je vais lui verser son thé.

JOHN.

Si vous voulez. (Dot porte une tasse à Edouard. -- Musique.)
Ah, ah! Voilà la bouilloire qui chante.

CALEB.

Et le grillon... C'est signe de bonheur, à ce que prétend Dot.

DOT.

Oui, sûrement, il y aura du bonheur, ici, pour quelqu'un.

CALEB, désignant Edouard.

Espérons que ce sera pour ce pauvre diable.

DOT.

Pour lui... et pour vous, Caleb. Qui sait?

CALEB.

Oh, pour moi!... Il n'y a plus de bonheur pour moi.

DOT.

Bah! Ce pauvre homme non plus n'a pas eu de chance... Il m'a raconté son histoire.

JOHN.

Tiens, tiens! Il n'avait donc pas la langue engourdie?

DOT.

Non!... C'est-à-dire, si...! Oh! le vilain soupçonneux!... Enfin, une histoire très touchante... Figurez-vous...

JOHN, se levant.

Ah! que je ne laisse pas traîner le sac aux commissions, moi!

DOT.

Figurez-vous donc qu'il était parti... loin... Il avait quitté les siens, depuis... Oh, des années... depuis six ans.

CALEB.

Comme mon pauvre Edouard.

DOT.

Oui... Et... alors...

JOHN, apportant une grosse boîte ronde, qu'il a été prendre de hors.

Il y a encore cette machine-là... Ça pese son poids.

DOT, continuant son histoire.

... Il était parti pour l'Amérique...

CALEB.

Comme mon pauvre Edouard.

DOT.

Oui !... Et alors...

JOHN, suivant son idée.

Est-ce empaqueté ! Et ça sent bon !!... (Portant la boîte sous le nez de Caleb.) Qu'est-ce que ça sent ?

CALEB, aspirant.

Dame !... Hum, hum !... La fleur d'oranger.

JOHN.

Savez-vous ce que c'est ?

CALEB.

Ma foi, non.

DOT.

Voyons ! (Aspirant à son tour, puis sans hésiter.) Ça ? Bien malin, c'est un gâteau de noce.

JOHN.

Ces sacrées femmes ! Il n'y a qu'elles pour deviner cela ! Eh bien, oui, c'est un gâteau que j'ai pris chez le pâtissier.

DOT.

Je n'en ai jamais vu d'aussi gros. Il pèse au moins cent livres... Et qui vous a fait cette belle commande?

JOHN.

Ah, voilà!... Cherchez.

DOT.

William Smith?

JOHN.

Non.

DOT.

Dick Forster?

JOHN.

Vous n'y êtes pas! (silence.) Tenez, ne cherchez plus; vous ne trouverez jamais... C'est Tackleton.

DOT et CALEB, ensemble.

Tackleton!

JOHN.

Vous ne vous attendiez pas à celle-là?

DOT, riant.

Certes non!... Tackleton!... C'est grotesque, en vérité!

CALEB.

Le plus fort, c'est que je n'en savais rien... absolument rien. Le vieux surnois cachait bien son jeu.

DOT.

Et... quelle est l'heureuse mortelle qu'il daigne honorer de son choix?...

JOHN.

L'adresse le dit : *May Fiedling*.

Mouvement d'Édouard.

DOT, lisant, vivement et sérieuse.

May Fiedling!... John, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

JOHN.

Pas du tout. Aussi vrai que je m'appelle John de mon nom; vous avez bien lu : (Scandant.) « May Fiedling. — Envoie de Monsieur Tackleton » Voilà!... (Édouard laisse tomber sa tasse, qui se brise.) Qu'est-ce qu'il a, celui-là? Il me casse ma vaisselle!

DOT.

Il est si fatigué... Ses mains sont si...

JOHN.

Engourdis?... comme sa langue?... C'est vexant, tout de même. Une tasse toute neuve!

CALEB, à Dot.

Oh, Dot, Dot!... Vous avez entendu?... May se marie!... May se marie!

Il se met à pleurer.

JOHN, l'apercevant.

Eh bien, quoi donc?... Quoi donc, Caleb?... Vous pleurez?

DOT.

Taisez-vous, John!

JOHN.

Parce que May se marie?

DOT.

Mais taisez-vous donc!

CALEB, à John.

Je vous demande pardon... Sans le vouloir, vous m'avez fait bien mal... Vous ne saviez pas... May Fiedling et mon fils s'étaient depuis longtemps fiancés... Elle l'a oublié!... Mon pauvre enfant!!!

Il sanglote.

JOHN.

J'ignorais tout cela,... je vous l'assure!... Edouard était déjà parti depuis trois ans, quand je me suis marié... Je ne le connaissais pas... Jamais je ne l'avais vu... Autrement, vous pensez... Mon pauvre ami, va!... (A Dot) Dites-lui donc quelque chose, Dot; vous voyez bien que je patauge!...

DOT.

Eh, que dire?... Je n'en reviens pas moi-même... Non, rien ne me fera croire que May consente, de son plein gré, à se vendre ainsi. Car c'est se vendre — il n'y a pas d'autre mot — que d'épouser ce vieux singe de Tackleton. Il a au moins... Combien a-t-il de plus qu'elle?

JOHN, sérieux.

Si c'était la seule raison, vous aussi, ma chère, vous avez fait un mariage où le mari est... plus vieux...

DOT, protestant.

Moins jeune, moins jeune! Ce n'est pas la même chose! Vous n'allez pas vous comparer à Tackleton... (Minaudant, demi-sérieuse.) Je vous défie de me regarder sans rire... Allons... Allons!... (John sourit.) Grosse bête!!!

CALEB.

Il se fait tard, je vais vous quitter... D'autant plus que monsieur Tackleton va certainement venir prendre le... la... la chose, là... (Il désigne le gâteau)... Je ne tiens pas à le rencontrer... et, ce soir, moins que jamais.... Moins que jamais, ce soir... Adieu, mes enfants.

Il se dispose à sortir. Entre Tackleton.

SCÈNE VII

LES MÊMES, TACKLETON.

DOT.

Trop tard. Le voilà!

ÉDOUARD, bas à Dot, qui se trouve remontée vers lui.

Je vais l'étrangler!

DOT.

Du calme!... Pour l'amour de Dieu, du calme!

TACKLETON.

Mon cher Peerybingle, votre serviteur... Mes hommages, Madame. (Apercevant Caleb.) Tiens, vous voilà, vous?

CALEB.

Oui... Je suis ici... Je... Mes respects, Monsieur Tackleton.

TACKLETON.

Bonjour, bonjour! (A John.) Vous avez rapporté ma commande?

JOHN.

La voici.

ÉDOUARD, à Dot.

Je vous dis que je vais l'étrangler !

DOT, de même.

Edouard, pensez à votre père !... Ne bougez pas !

ÉDOUARD.

Il ne perdra pas pour attendre.

TACKLETON, à John.

J'hésitais à me présenter aussi tard.., sans être attendu,... mais j'étais impatient d'avoir ce que je vous avais commandé.

DOT, narquoise.

Sans être attendu ! Pouvez-vous dire pareille chose ! Ah, monsieur Tackleton, c'est bien mal connaître vos amis. Nous vous attendions, au contraire, avec impatience, pour vous adresser toutes nos félicitations ; car c'est grand et généreux ce que vous faites-là. Songez donc, dans votre situation, épouser une jeune fille sans fortune, qui n'a pour elle que ses beaux yeux !... Vrai, je ne sais pas beaucoup d'hommes.., ayant votre âge,... qui agiraient ainsi.

TACKLETON, à part.

Elle me nargue, c'est clair. (A Dot.) Puisque vous savez tout, j'aurais mauvaise grâce à nier ; mais permettez-moi de vous dire, chère madame, que vous en êtes un peu cause. (Mouvement de Dot.) Certes, à vous voir si heureuse, vous si jolie.., si jeune... avec votre mari plus âgé, plus... plus rassis...

JOHN.

Eh là-bas ! Eh là-bas !

TACKLETON, continuant, à *Dot*.

.. le désir d'un pareil sort s'est emparé de moi. Le hasard, il faut l'avouer, m'a merveilleusement servi ; car, en trouvant miss Fiedling sur ma route, j'ai pu constater chez cette jeune personne toutes les qualités que je salue en vous... Mais on dirait que ceci vous étonne !

DOT.

De votre part rien ne m'étonne. Je conviens, cependant, qu'une telle amabilité... Après tout, le bonheur transforme.

TACKLETON.

En un mot, tout est conclu, réglé ; je prends femme, à la fin de la semaine, et le jour de Noël sera celui de mes noces.

JOHN.

Tiens ! Notre anniversaire ! (A *Dot*, qui remonte vers le fond et affecte de ranger la vaisselle.) Vous entendez, *Dot* ?

Dot hausse les épaules.

TACKLETON.

Voilà qui est drôle !... Couple pour couple. Les deux feront la paire. (A *John*.) Vous serez de la fête. J'y compte absolument... Vous comprenez, quand on est logé à la même enseigne...

JOHN.

Qu'entendez-vous par là ? (Passant la main sur son front, très troublé.) Je vous demande pardon... Je n'y suis pas du tout.

TACKLETON.

Ce n'est pourtant pas difficile. (Poussant John du coude.) Voyons, ... cette petite différence d'âge entre époux. Y êtes-vous, maintenant?... Du reste, vous viendrez, auparavant, passer une soirée avec nous.

JOHN, grognon.

Pourquoi?

TACKLETON.

Singulière façon de recevoir une invitation... Pourquoi? Eh bien voilà ; la vérité est que vous avez., vous et votre chère femme., quand vous êtes ensemble., un petit air confortable et bon ménage tout à fait édifiant... Or, je crois que cette apparence de.. satisfaction, de... bonheur, produirait un effet très salulaire sur la future madame Tackleton. C'est pourquoi j'insiste.

ÉDOUARD, bas.

Vieux misérable!

DOT, bas.

Taisez-vous! taisez-vous!

TACKLETON, apercevant Edouard.

Qu'est-ce que c'est? (A Caleb.) Quel est cet individu?...

CALEB.

C'est un voyageur... Un beau modèle pour un casse-noisettes, n'est-ce pas?

TACKLETON.

Pas assez laid.

CALEB.

Ou bien pour un porte-allumettes. Dévissez ta tête

pour placer les allumettes, tournez les talons en l'air pour l'allumage. Vous auriez un bel article pour la cheminée d'un fashionable.

TACKLETON.

C'est idiot!... Pas assez laid, je vous dis, pas assez laid! (Le grillon chante. — Musique.) Tiens, pourquoi donc ne tuez-vous pas ce grillon?... A votre place, il y a longtemps que je l'aurais fait.

DOT, stupéfaite.

Vous tuez les grillons!

TACKLETON, frappant le plancher du pied et se tournant un peu vers le fond, de manière à être entendu de Dot, qui cause avec Caleb.

Je les écrase, madame.

DOT, à Caleb.

Oui! Eh bien, qu'il essaye de toucher au mien!

TACKLETON, à John.

Ainsi donc, c'est promis... Prenons jour. Demain, cela vous convient-il?

JOHN.

Non, vraiment! Je vous assure, vous me gênez beaucoup... En principe, Dot et moi nous ne sortons jamais... D'abord je rentre trop tard; mais, ce soir-là, veille de Noël, nous faisons, par exception unique, réveillon... chez Caleb... N'est-ce pas, Caleb?

CALEB, debout, au fond de la scène.

Certainement,.. comme tous les ans.

TACKLETON, à part.

Ah! ah! (A John.) A votre aise, mon cher... Pour-

tant, réfléchissez ; car c'est dans votre intérêt que je parle... Nos femmes se persuaderaient mutuellement qu'elles nous aiment... et, à force de le répéter, elles finiraient par le croire.

JOHN.

Voulez-vous donc dire qu'elles ne... le croient pas ?

TACKLETON.

Hé, madame Peerybingle vous honore et vous obéit, sans aucun doute... Pour moi, qui ne suis pas un homme de sentiment, je n'en demanderais pas davantage. Mais, à nos âges, prétendre à de l'amour, croyez-vous cela possible et raisonnable ?

JOHN, secouant avec force le bras de Tackleton et avec une rage sourde.

Je pense que je jetterais par la fenêtre quiconque me dirait le contraire.

TACKLETON, se dégageant.

Oui, oui, j'en suis convaincu... Diable d'homme!... On ne peut rien lui dire. (A JOHN.) Je n'insiste pas... (HAUT.) Allons, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter le bonsoir. (A JOHN.) Au revoir, John Peerybingle ! Au revoir, ... homme heureux !... (A PART.) A demain. (A DOT.) Mes hommages, madame. (A CALEB, très durement.) Vous..., prenez cette boîte et tâchez de ne pas la laisser tomber. Vous êtes toujours si maladroit !

CALEB.

Je fais ce que je peux, monsieur Tackleton.

Il va pour prendre la boîte, mais Dot, très nerveuse, intervient brusquement.

DOT.

Ah, non, par exemple! Je vous défends de porter cela, Caleb; c'est trop lourd pour vous. (A Tackleton.) Je ne comprends pas que vous osiez donner à ce pauvre vieux une charge pareille... (A Caleb.) John va replacer cette boîte sur la voiture et vous la remettra chez vous... N'est-ce pas, John?

JOHN.

Je ne demande pas mieux; seulement le cheval est dételé, à présent.

DOT.

Eh bien, on l'attellera de nouveau. La belle affaire!

JOHN.

C'est vrai, parbleu!

CALEB.

Je vous assure que je puis... (A John.) Au moins, laissez-moi vous aider.

JOHN.

Volontiers; parce que, je connais ma bête, une fois rentrée, elle n'aime pas beaucoup à repartir... Et elle le prouve. (Il fait le geste de donner un coup de pied.) Venez-vous, Caleb?

Ils sortent.

SCÈNE VIII

ÉDOUARD, DOT, TACKLETON.

TACKLETON, à Dot.

Vous êtes trop bonne pour ce vieux Caleb, madame Peerybingle... C'est un malin, allez! Il fait l'âne pour avoir du son. (A ce moment, il aperçoit Édouard qui vient à lui, pâle de rage, menaçant.) Qu'est-ce que c'est? Vous êtes fou?

DOT, cherchant à s'interposer.

Voyons, voyons, qu'allez-vous faire?

ÉDOUARD.

Je vais vous l'apprendre. (A Tackleton.) Vous venez d'être insolent avec un vieillard; j'exige que vous lui fassiez des excuses.

TACKLETON.

Moi? Par exemple!

ÉDOUARD.

Et vous lui en ferez.

TACKLETON.

D'abord, qui êtes-vous pour me parler ainsi?

ÉDOUARD.

Caleb vous l'a dit: un voyageur, un passant,... qui va vous donner une leçon de politesse,... en passant.

TACKLETON.

Nous verrons bien

ÉDOUARD.

Soit. (Il va prendre un fouet qui se trouve pendu au mur.)
Vous connaissez ça ?

TACKLETON.

Parbleu ! C'est un fouet.

ÉDOUARD.

Parfaitement. Avec un manche et une mèche. Eh bien, le pauvre homme que vous venez de traiter si indignement va rentrer... Si vous ne vous excusez pas devant lui, je vous cingle les mollets avec la mèche, d'abord, et je vous casse le manche sur les reins, après. Voilà.

TACKLETON.

Permettez !

ÉDOUARD.

Rien du tout. Des excuses..., ou, la mèche d'abord, le manche, après. Et il est solide. Choisissez. Et vite !

TACKLETON.

Puisque vous le prenez ainsi...

ÉDOUARD.

Bien... Quand vous vous serez excusé convenablement, vous le prierez de monter dans la voiture avec John ; vous le reconduirez... poliment... chez lui, et, comme il n'y a que deux places, vous marcherez à côté, à pied.

TACKLETON.

A pied!!!

ÉDOUARD, menaçant.

La mèche!...

TACKLETON.

Mais enfin...

ÉDOUARD, même jeu.

Le manche!... Est-ce dit?

Pendant cette scène, Dot s'est rapprochée de la fenêtre pour surveiller la rentrée de John et de Caleb, tout en se réjouissant de l'air piteux de Tackleton... On entend, au dehors les « Oh!... Oh la!... » de John cherchant à calmer son cheval.

TACKLETON, furieux et vaincu.

C'est drôle!

ÉDOUARD.

Attention! Je n'aurai l'air de rien, pour ménager votre amour propre... Seulement j'aurai l'œil ouvert. Attention!... Et puis silence sur tout ceci!... Silence, hein?

DOT, contenant son envie de rire.

Pauvre monsieur Tackleton!... Les voici qui rentrent!

Édouard reprend vivement sa place devant la cheminée.

TACKLETON, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

SCÈNE IX

LES MÊMES, CALEB, JOHN.

JOHN, de la porte.

Tout est prêt... Quand vous voudrez, monsieur Tackleton.

TACKLETON.

J'y vais, j'y vais... jø... (Il cherche à s'esquiver; mais, pour cela, il doit passer devant Édouard. Or, ce dernier lui fait voir la mèche.) Ah!... (Appelant.) Caleb!!!

JOHN, à Caleb, resté dehors.

Caleb, monsieur Tackleton vous appelle.

CALEB, entrant.

Monsieur Tackleton?

TACKLETON.

Heu! heu! Non! Rien! (La mèche s'agite.) Ah! si... si... Je... je voulais vous dire... J'ai peut-être été un peu... un peu... rude pour vous, tout à l'heure, Caleb.

CALEB, gêné et surpris.

Oh, qu'est-ce que ça fait?

TACKLETON

Je sais bien que de vous à moi, ça... ça ne fait... (La mèche s'agite de nouveau.) Si... au contraire... ça fait beaucoup, beaucoup et je tiens à... à vous faire mes... mes excuses, toutes mes excuses.

CALEB, même jeu.

... Derrien, monsieur Tackleton, de rien... (Vivement.)
Montez dans la voiture, monsieur Tackleton.

La mèche s'agite furieusement.

TACKLETON.

Non!... pas moi!... Vous!

CALEB.

Mais il n'y a que deux places.

TACKLETON.

Justement, j'irai à pied.

JOHN, toujours à la porte.

Nous ne souffrirons pas... (Criant après son cheval.)
Holà, donc!

DOT.

Laissez, laissez! On ordonne la marche à monsieur Tackleton,... pour sa santé.

TACKLETON.

C'est vrai, oui...

DOT, à Caleb.

Et il vous reconduira jusque chez vous.

TACKLETON.

Sans doute... (A Caleb.) Passez devant; je vous suis
Tackleton et Caleb sortent.

JOHN, sur la porte.

Dites-donc, Dot, comme il a été poli avec le vieux!
D'ordinaire, en fait de politesse, il n'y a pas mèche
de lui arracher un mot.

DOT.

Faut croire que, ce soir...

JOHN, riant.

Il y avait mèche.

DOT, même jeu

Justement!

JOHN, à son cheval.

Oh... oh... Oh! là!... Satanée bête, va!... (A Dot.)
Je me dépêche et je reviens.

Il sort.

SCÈNE X

ÉDOUARD, DOT.

ÉDOUARD, se précipitant vers Dot et lui prenant les mains.

Dot, je vous en supplie, ne me cachez rien!... Comment May m'a-t-elle si vite oublié?... Comment, après tant de beaux serments, a-t-elle pu consentir à épouser cet odieux Tackleton? La vérité, je veux la vérité toute entière... Vous étiez l'amie de May; elle a dû vous faire des confidences.

DOT.

Aucune, je vous l'affirme... Jusqu'à ce soir, moi aussi j'ignorais tout.

ÉDOUARD.

Allons donc!

DOT.

Vous faut-il ma parole d'honneur.

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi... Je ne sais plus ou j'en suis; le chagrin m'égaré... (Un temps.) Et puis l'effort que j'ai fait pour me contenir, à l'aspect de mon bon vieux père maltraité par cette brute, tout cela me brise.

DOT.

Je m'explique, à présent, pourquoi, depuis quelque temps, May semblait fuir toutes les occasions de nous trouver ensemble.

ÉDOUARD.

Voyons, elle ne l'aime pas, ce Tackleton; elle ne peut pas l'aimer...

DOT.

Non, certainement.

ÉDOUARD.

C'est donc pour son argent?

DOT.

Dame!

ÉDOUARD, désespéré.

Alors, alors, mon malheur est encore plus grand que je ne pensais... Moi qui revenais, le cœur débordant de joie, à l'idée de surprendre ceux que j'aimais et qui m'avaient tant pleuré!!! Ah, pourquoi ne suis-je pas mort là-bas? Tout serait fini, maintenant, et je ne souffrirais pas... comme je souffre!

DOT.

Mon pauvre ami.

ÉDOUARD.

Non, plus je réfléchis, moins je puis croire que May se soit ainsi parjurée... Il faut qu'elle me dise, elle-même, qu'elle ne veut plus de moi... Je suis sûr que si je la voyais... Je veux la voir!

DOT.

Comment?

ÉDOUARD.

Je n'en sais rien, mais je veux lui parler... Dot, ma chère petite Dot, je vous en supplie, aidez-moi! Je ne puis compter que sur vous!

DOT.

La voir, lui parler... Je connais le Tackleton : il fait bonne garde autour d'elle, et puis sa mère, sa vieille folle de mère, ne la quitte pas d'une semelle.

ÉDOUARD.

Tant pis ! J'irai la trouver, sa mère. Je lui dirai...

DOT.

Des bêtises... et vous gâterez tout...

ÉDOUARD.

Alors quoi ?

DOT, cherchant.

Alors... alors... Ma foi, jusqu'à preuve du contraire, je crois le bon Dieu plus fort que le diable... Et puis, comment ne pas prendre parti pour un bon et brave amoureux comme vous, surtout contre un Tackleton ?

ÉDOUARD.

Oui, n'est-ce pas, ma petite Dot !

DOT.

Ma petite Dot, ma petite Dot !... Tout cela c'est très joli ;... mais je risque gros, moi... Mon mari est très jaloux, vous savez !

ÉDOUARD.

Je vous jure que s'il y a pour vous le moindre danger, j'interviendrai ; j'avouerai toute la vérité.

DOT.

La belle avance !... Voyons, tâchons d'être fins et audacieux à la fois. (Un silence. Elle réfléchit.) Ah, j'ai trouvé !

ÉDOUARD.

J'écoute.

DOT.

Faisons le guet.

ÉDOUARD.

Oui.

Il se place près de fenêtre.

DOT, près de la porte.

Tackleton sait, depuis tout à l'heure, que, demain, nous réveillonnons chez votre père. A la façon dont il est sorti, j'ai compris qu'il viendra, comme par hasard, avec madame Fiedling et May.

ÉDOUARD.

Vous croyez ?

DOT.

Je parierais un contre cent... Nous, nous irons en voiture, naturellement... Vous, quelque temps après, partez à pied et suivez-nous à distance.

ÉDOUARD.

Bien.

DOT.

Arrivé devant la maison de Caleb, dissimulez-vous habilement, faites un signal pour m'avertir de votre présence et attendez avec patience. Dès que je le pourrai, j'irai vous chercher et je vous amènerai près de May.

ÉDOUARD.

Parfaitement, mais quel signal ?

DOT.

Je ne sais pas, moi, ... un signal qui n'ait pas l'air d'un signal.

ÉDOUARD

Diable!

DOT.

Tenez, la nuit de Noël, tout le monde chante. .
Eh bien, chantez...

ÉDOUARD.

Les enfants perdus?

DOT. .

C'est ça : Les enfants perdus!

ÉDOUARD.

Oh, Dot, vous me sauvez!

DOT.

Ah, vous me faites faire de jolies choses,.. moi qui n'ai jamais menti... Enfin, mentir pour une bonne cause ce doit être permis... N'est-ce pas grillon?
(Un silence.) Tiens! Il se tait! C'est donc mal ce que je veux tenter pour vous?

ÉDOUARD.

Allons donc! Vous allez rendre le bonheur à toute une famille, Dot; n'est-ce pas bien agir, au contraire?

DOT.

Vous avez raison... (Vivement.) Chut! Voici mon mari... Vous ne savez pas où aller, vous ne pouvez vous confier à personne et vous ne pouvez pas passer la nuit dehors. Entrez dans cette chambre.

Elle désigne la porte de gauche.

ÉDOUARD.

Mais, John... que dira-t-il?

DOT.

Soyez tranquille, je m'arrangerai. Allons vite !

Elle pousse Edouard dans la chambre et referme la porte sur lui. John rentre.

SCÈNE XI

DOT, JOHN.

JOHN.

Je n'ai pas été long ?

DOT.

Pas du tout !... Il rageait, hein, le Tackleton ?

JOHN.

Je vous en réponds. Oh, le sale animal !... C'est vrai, avec ses mots à double entente, j'ai failli l'écharper... Et a-t-il été assez ignoble pour notre pauvre Caleb ! Aussi je vous ai laissée, avec plaisir, lui donner votre petite leçon... Moi-même, j'ai profité de l'occasion... Je me suis dit : « Ah ! l'on t'ordonne la marche ; eh bien, mon vieux, tu vas t'en payer ! » Alors, j'ai mis le cheval au petit trot. Et marche donc, le Tackleton !... (Riant.) J'aurais voulu que vous puissiez le voir allonger de la jambe à côté de la voiture. C'était d'un drôle ! Je me torçais.

DOT, malicieuse.

Quelle bonne idée !

JOHN, crédule.

N'est-ce pas ?... (Tout à coup, il s'aperçoit que la place est

vide, devant la cheminée.) Tiens, il a filé, l'autre?... (A Dot.)
Il est parti?... Pas trop tôt! Bon voyage!

DOT, hésitante.

Il est parti,.. sans être parti. (Montrant la chambre.)
Là... Il dort.

JOHN.

Là! (Dot, du doigt, continue de montrer la chambre, en faisant de la tête un signe affirmatif.) Pour le coup, Dot, c'est trop fort! Je ne tiens pas auberge, sapristi!... Et puis, je ne le connais ni d'Eve, ni d'Adam, cet individu.

DOT.

Je vous ai dit son histoire. Maintenant, il regagne à pied son pays,.. là-bas,.. très loin, en Ecosse, où il a femme et enfants,... quatre enfants!!... John vous ne souffririez pas qu'il se remît en marche, la nuit, sous la neige. Permettez-donc que, pour une fois, il dorme un bon sommeil, dans un bon lit, bien chaud... Grâce à vous, qui sait? peut-être verra-t-il ses chers petits, en rêve, et, demain, la route lui semblera moins longue.

JOHN, attendri.

Ah! Dot, Dot, comme vous savez me prendre!

DOT, lui sautant au cou.

Merci. (Le grillon chante.) Entendez-vous comme il est content?

JOHN.

On le dirait. Ma parole, je commence à croire qu'il vous connaît.

DOT.

Il vous connaît aussi. Mon grillon, c'est la conscience de la maison!... La première fois que j'ai entendu son joyeux cricri, c'est le soir où vous m'avez amenée chez vous,.. chez nous,... il y a trois ans. Vous rappelez-vous, John ?

JOHN, doucement pensif.

Oui.

DOT.

Il semblait, ce soir-là, m'affirmer que vous seriez indulgent et bon pour moi. Et c'était la vérité; car vous m'avez rendu cette maison bien chère, John. Voilà pourquoi j'aime le grillon.

JOHN.

Enfant!

DOT.

Je l'aime pour toutes les bonnes pensées qu'il a fait naître en moi, chaque fois que j'ai pu l'entendre. Souvent, étant seule, quand je songeais à votre douleur, si je venais à vous manquer, sa petite voix dissipait ma tristesse. Et,... quand je craignais, — j'étais si jeune — que notre union ne fût un mariage mal assorti, c'est encore lui qui relevait mon courage et me remplissait d'une nouvelle confiance... Voilà pourquoi j'aime le grillon.

JOHN, avec chaleur.

Et moi donc!

DOT.

A la bonne heure!... Vous ne faites plus vos vilains gros yeux... Aussi cela mérite une récom-

pense... (Lui montrant le grand fauteuil.) **Asseyez-vous là!**
 John s'assoit. Dot lui apporte sa pipe et son tabac. — Musique
 jusqu'à la fin de l'acte.

JOHN, joyeux.

Ça, c'est gentil!... Merci, mon petit grillon-chef!
 Dot allume la pipe avec un papier enflammé, puis, approchant
 sa petite chaise, elle s'y assoit, le coude appuyé sur le ge-
 nou de John, qui songe, tout en fumant. Silence prolongé.

DOT.

**Les jolis ronds bleus!... Est-ce vrai, qu'on voit
 des choses là-dedans?**

JOHN, toujours plus songeur.

Oui.

DOT, agitée.

**Je ne suis pas bien ainsi. (John lui passe le bras autour
 du cou.) Comme cela je suis mieux... Alors, qu'est-ce
 que vous voyez, vous?**

JOHN.

**Je vois... je vois des Dot, de tous âges et de tou-
 tes tailles; des petites Dot enfants, qui courent après
 de beaux papillons, dans les prairies en fleurs enso-
 leillées de printemps; des Dot jeunes filles, aux yeux
 pleins de douceur, écoutant, sans les repousser, les
 naïfs aveux de pauvres messagers... Vous les recon-
 naissez?**

DOT, levant les yeux.

Oui, John... Après?

JOHN, continuant.

**Des Dot, nouvelles épousées, entrant en souverai-
 nes au foyer congugal; des Dot devenues mères,**

penchées sur de blancs berceaux ; des Dot vénérables au bras d'autres Dot, leurs filles, se rendant à l'église pour prier le Seigneur... et,... très loin,... comme dans un brouillard,... des Dot toutes ridées, assises au pas de la porte, les yeux tournés vers le ciel, à l'approche du soir.

DOT.

Loin, très loin!

JOHN.

Oh, très loin!... Puis, voici de vieux messagers, avec de vieux chiens couchés à leurs pieds;... des tombes de messagers morts depuis longtemps, perdues sous le gazon du cimetière. (Un temps)... Enfin... je vois une Dot,... la vraie, celle que j'aime et... qui m'aime, endormie sur mon bras, bercée, comme un petit enfant, par un conte. (Un silence — Il contemple Dot endormie-) Va, dors confiante, chère âme. Laisse dire les sots et les méchants. Mon cœur, qui te doit la vie, a pour toi des trésors de tendresse. Le doute n'y saurait pénétrer. (À ce moment, le feu, qui s'éteint, jette de nouvelles lueurs. Le grillon chante.) Merci, petit grillon! Chante, chante encore!

Il se penche sur le front de Dot et le baise doucement.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Chez Caleb Plummer.

Chambre d'apparence misérable. Le papier de tenture est déchiré, par endroits, et le plafond, noirci par le temps, est sillonné de nombreuses crevasses. A droite, une cheminée condamnée, devant laquelle se trouve un poêle de faïence, avec un tuyau de tôle, et une porte. Au fond, grand vitrage garni de rideaux, avec une porte donnant sur le magasin de Tackleton. A gauche, un buffet et une porte donnant sur la rue. Vieux mobilier très usé. Chaises, table, grand fauteuil de cuir, établi de Caleb. Sur les planches et, pêle-mêle sur la plupart des meubles, jouets de toutes sortes achevés ou en construction. Patères, sur les murs, et rateliers d'outils.

Musique.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Bertha, assise dans le grand fauteuil de cuir à droite, s'occupe à vêtir une poupée. Caleb est à son établi.

BERTHA.

Tenez, père, voici quelques poupées achevées... Est-ce qu'ils sont beaux leurs yeux de porcelaine?

CALEB, venant vers Bertha.

Oui... assez beaux;... un peu trop grands, peut-

être... Les fabricants ne travaillent plus comme autrefois...

BERTHA.

C'est étrange... Il y a cependant bien longtemps que vous m'avez appris à faire ce travail; eh bien, ces petits globes que je saisis avec mes doigts pour les enchâsser, je les touche toujours avec curiosité... Est-ce qu'ils ressemblent aux yeux des personnes véritables?

CALEB, à part.

Quelle pitié!... (Haut.) Oh, les yeux des personnes véritables ne servent parfois qu'à voir bien des misères,... c'est-à-dire quelques misères. Tout n'est pas parfait, en ce monde.

Il prend les poupées, les porte sur son établi, puis, ayant décroché un vieil habit, pendu à une patère, il vient s'asseoir à gauche, près de la table, pour le raccommoder.

BERTHA.

Alors, je suis heureuse de ne voir que par vous,... qui ne me parlez jamais de rien de triste ni de laid.

CALEB.

Et j'ai raison... Au fond, c'est le beau qui l'emporte; car il y a, Dieu merci! plus de braves gens que de méchants.

BERTHA.

Oui, n'est-ce pas? (Un silence.) Est-ce que Monsieur Tackleton vous a fait encore des compliments sur mon adresse?

CALEB, après un soupir.

Oui,... justement,... la dernière fois qu'il est venu.

BERTHA.

Vrai?

CALEB.

Il a dit: « Votre fille est d'une... d'une habileté! »

BERTHA.

Ah!... Cela me fait plaisir,... beaucoup de plaisir.

CALEB, à part, en élevant, un instant, le vieil habit avec ses deux mains, pour en vérifier les reprises.

Encore un trou!

BERTHA, après un silence.

Quel temps fait-il?

CALEB.

Il neige toujours affreusement. Cela ne cesse pas, depuis trois jours... Hier, je suis rentré tout couvert de flocons... (S'efforçant de rire.) J'avais l'air de ces bonshommes-hiver qui, j'ose le dire, sont restés mon triomphe...

BERTHA.

Et quelle redingote aviez-vous mise?

CALEB.

Mais... celle-ci,... la neuve.

BERTHA.

Oh, père, je devrais vous gronder!... Franchement ce n'est pas raisonnable. A ce jeu-là, vous l'aurez bien vite abîmée; et j'aime tant vous savoir bien mis.

CALEB.

Moi aussi, parbleu!... Mais, sois tranquille, il n'y a rien à craindre. Le drap en est à toute épreuve et

de qualité... toute spéciale... Je l'ai, du reste, payée assez cher... C'est... c'est même trop beau.

Il secoue le vieil habit.

BERTHA.

Trop beau?... Est-ce qu'il peut y avoir rien de trop beau pour vous?

GALEB, souriant tristement.

N'empêche que je suis presque honteux de la porter... C'est vrai, lorsque j'entends les passants et les gamins des rues dire, derrière moi : « Mazette ! En voilà un dandy ! » parole d'honneur, je... je me sens gêné.

BERTHA.

Rien ne justifie tant de modestie... (Un temps.) Et... elle est bleue, n'est-ce pas ?

GALEB.

Oui... Bleu clair.

BERTHA.

Bleu clair!... Juste la couleur que je suppose au ciel,.. quand vous me dites qu'il est bleu.

GALEB.

Et si tu savais comme elle me fait fine taille... Une guêpe me jalouserait.

BERTHA, joyeuse.

Dieu ! je crois vous voir, mon bon père, avec votre visage joyeux et souriant, vos cheveux noirs, votre pas alerte, votre allure enfin si jeune encore.

GALEB.

Hé là ! Hé là !... Tu vas me rendre vaniteux.

BERTHA, doucement, avec malice.

Vous l'êtes déjà bien un peu, je parie, hein ?

CALEB.

Oui, ... quand je te regarde.

BERTHA, même jeu.

Hé là ! Hé là !

CALEB, à part, secouant, de nouveau, l'habit.

Allons, voilà le mal réparé encore une fois ! (Il se lève et, tout en traînant les jambes, il va reprendre l'habit à la patère.) Pauvre loque ! Où diable la vanité viendrait-elle se nicher ?

BERTHA, tournant la tête vers Caleb.

Comme vous parlez bas ! ... Et quelle drôle de façon de marcher ! ... Vous êtes fatigué, ... vous travaillez trop.

CALEB, brusquement.

Fatigué, ... moi ! ... et par le travail ! ... Ah bien, ce serait la première fois. D'ailleurs, je n'ai pas tant à faire ... C'est même plutôt pour mon amusement ... Un petit Jésus par ici, une poupée par là, ... un gentil petit cheval de bois ... Ça distrait.

BERTHA.

Et puis, Monsieur Tackleton n'est pas exigeant.

CALEB, s'oubliant.

Lui ! ... (Se reprenant.) Oh, c'est le patron le plus commode qui soit ... Il n'en a peut-être pas l'air, mais il est toujours content.

Il va chercher une arche et revient s'installer, à gauche, pour la peindre.

BERTHE.

Il est très bon, n'est-ce pas ?

CALEB.

Original,... mais très bon... Il ne peut pas se passer de moi... Le fait seul de nous avoir logé dans ses magasins...

BERTHA.

Je le devine bien tel qu'il est, allez!... Il a un visage qui reflète sa cordialité,... une belle humeur qui va avec sa droiture,... l'expérience qui donne la décision et il est de ceux dont la grande joie est de faire le bien, sans avoir l'air de le faire. C'est cela, dites?

CALEB.

Tout juste; c'est cela... Comme tu t'exaltes!

BERTHA.

Il doit avoir les yeux très vifs... (Avec restriction), le menton, un peu volontaire, par exemple.

CALEB.

Oh... un peu,... oui!

BERTHA.

Mais une expression de générosité, de loyauté répandue sur tout son visage... C'est toujours cela?

CALEB.

Absolument.

BERTHA.

Oh,... si j'osais vous dire!... Vous, mon père, je sais comment vous êtes... Je vous vois comme si j'avais la faculté de voir... Mais lui!... Jamais il ne

s'est approché de moi... Je voudrais qu'il se penchât un peu pour examiner mon travail et que, sans le faire exprès, il m'arrivât de le frôler, une seconde,.. pour savoir si l'image que je me fais de lui correspond à la réalité.

CALEB, feignant de rire.

En voilà des idées !

BERTHA.

Il n'a pas les cheveux tout à fait gris ?

CALEB.

Quelques fils argentés,... à peine.

BERTHA, souriant.

Enfin,... il a... une jolie tournure.

CALEB.

Oui, c'est ce qu'on appelle un bel homme.

BERTHA.

Mais cela n'est rien... Ce qui est le mieux, c'est cet air franc qui indique une âme où il n'y a rien de caché... C'est toujours la vérité ?

CALEB.

Sans doute... Ah ça, tu penses beaucoup à monsieur Tackleton !

BERTHA.

N'est-il pas notre bienfaiteur?... Père, vous si juste et si bon, seriez-vous donc un peu ingrat ?

CALEB.

Ing. at !... Tout ce que tu me dis de monsieur Tackleton me cause, au contraire, une joie !... (D6-

tournant la conversation.) Par exemple, je ne sais pas si c'est l'excellente sole que nous avons mangée, mais j'ai une soif!!... Pas toi?

BERTHA.

Ma foi, non.

CALEB, à part.

C'est mon hareng saur. J'ai la bouche en feu! (A Bertha.) Tu vas, tout de même, prendre un petit verre de ce vieux Porto qui te fait tant de bien, histoire de trinquer avec moi... D'abord, quand on travaille, un doigt de vin, de temps en temps, est utile à la santé.

BERTHA.

Pour vous faire plaisir, je ne demande pas mieux.

CALEB.

Attends. (Il va, en s'efforçant de trotter, jusqu'au buffet, en tire une vieille bouteille, puis un verre qu'il remplit et le porte à Bertha.) Tiens, avale-moi cela avec recueillement.

BERTHA.

Merci... Et vous?

CALEB, qui est allé remettre la bouteille dans le buffet.

Moi? Sois sans inquiétude; je ne m'oublie pas. (Il prend une carafe d'eau, s'en verse un grand verre, le boit, puis fait claquer sa langue.) Ah, que c'est donc bon, le bon vin!... Décidément, vois-tu, je m'explique mon attirance vers le père Noé. Nous avons ensemble plusieurs points communs... (Se versant un autre verre et à part.) Pour le moment, c'est le déluge. (Haut, en affectant la gâté.) Et puis, le vin, cela met la bonne humeur au cœur.

BERTHA.

Je suis heureuse quand je vous sens gai!

CALEB.

Vrai?... Eh bien, écoute.

Il chante.

Chanson à boire.

Versez dans ma tasse,
Mes chers amis,
Le bon vin qui chasse
Tous les soucis...

Et, lorsque ma panse,
Qui craint tant l'eau,
Aura la prestance
D'un gros tonneau,

De peur qu'elle crève,
Cerclez la fort
Et versez sans trêve,
Jusqu'à la mort.

Puis, en ma mémoire,
Soyez tous gris,
A force d'y boire.
De profundis!

A la fin du couplet, la porte s'ouvre. Entre Tackleton.

SCÈNE II

LES MÊMES, TACKLETON.

TACKLETON, arrêté sur le pas de la porte.

Ah, vous êtes gais, vous autres!

CALEB. (Il reste comme pétrifié, puis va reposer sa carafe et son verre sur le buffet.)

Je vous demande pardon, monsieur Tackleton... Nous ne vous attendions pas;... parce que,... n'est-ce pas?... si nous avons pu prévoir le plaisir de...

TACKLETON.

Oh, ne vous gênez pas pour moi! Continuez!... Que je ne chante pas, moi,... rien de plus naturel. Mais, vous, c'est différent. J'espère, pourtant, que cela ne vous empêche pas de travailler, quoique, en général, on n'ait guère le temps de faire deux choses à la fois.

Il va vers l'établi de Caleb et, prenant en mains une arche de Noé en construction, il l'examine longuement.

CALEB, bas à Bertha.

Il n'a pas son pareil pour plaisanter... Je suis sûr que, si tu ne le connaissais pas, tu croirais qu'il parle sérieusement.

Bertha sourit et fait un signe de tête affirmatif.

TACKLETON, à Caleb, en lui montrant l'arche,

C'est tout ce que vous avez fait, depuis ce matin? (Caleb, très gêné, ne sait que répondre.) Si vous ne pouvez pas le dire,... chantez-le!

CALEB, à Bertha.

Non, mais en a-t-il de l'esprit!... Je voudrais que tu puisses voir le petit œil malin qu'il me fait

BERTHA, à Tackleton.

Alors, vous ne voulez pas me dire bonjour, monsieur Tackleton?

Elle se lève et vient vers lui, à tâtons.

TACKLETON.

Pauvre idiote!... (A Bertha, bourru.) Bonjour, bonjour... Cela va bien?... Allons, tant mieux!

BERTHA.

Oh oui!... Tout à fait bien!... Je suis aussi heureuse qu'on peut l'être... Grâce à vous.

TACKLETON, à part, interloqué.

De plus en plus idiote. Pas une lueur de raison, pas la moindre lueur... (A Bertha.) C'est justement vous que je venais voir.

BERTHA, qui s'est arrêtée.

Comme vous m'avez gâtée et comme vous êtes bon de penser ainsi à la pauvre aveugle! (Montrant sur sa table, le petit pot de fleurs que Caleb est allé prendre chez John, au premier acte.) Vous ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait, en m'envoyant cette jolie plante que je désirais tant.

TACKLETON, ahuri.

Quoi, quoi?... J'ai envoyé une plante, moi?...

CALEB, bafouillant, à Tackleton.

Ah, oui,... au fait,... vous ne savez pas... D'abord il faut vous dire que,... cette plante...

TACKLETON, l'arrêtant.

Il suffit!... Je disais donc,... ma chère,...

BERTHA, à Tackleton.

Vous voyez, elle est là sur ma table; elle ne me quitte pas. Hier soir, je l'ai placée près de mon lit et je m'en suis souvenu dans mes rêves; puis, quand le jour a paru et que le soleil s'est levé et que ses

chauds rayons sont entrés dans ma chambre, j'ai tourné vers lui le petit arbuste et j'ai béni le ciel qui a fait de si jolies choses... Et je vous ai béni, vous, qui cherchez à me consoler.

CALEB, à part.

Vous croyez qu'il n'y a pas de quoi briser le cœur : TACKLETON, presque ému, mais sans vouloir le paraître, reprenant son ton brutal.

Ce n'est pas tout ça ! Je ne suis pas venu pour faire du sentiment ! (A Caleb.) Laissez-nous, vous !... Travaillez !... Occupez-vous de vos arches ! (A Bertha.) Arrivez, un peu, qu'on vous parle ! Car je vous l'ai dit, c'est à vous que j'en ai.

Il vient à elle.

BERTHA, qui l'a entendu.

Oh ! vous n'avez pas besoin de me guider. Je puis aller droit à vous, au son de votre voix.

TACKLETON, avec une douceur feinte, la ramenant au fauteuil.

Voyons, Bertha, il faut que je vous dise un secret.

BERTHA, radieuse, avec empressement.

Un secret !!

TACKLETON, s'asseyant en face d'elle.

Oui. Voici le jour où la petite... Quel est son nom, déjà ? Hé, parbleu, l'enfant gâtée, la femme de Peerybingle !

BERTHA.

Dot ?

TACKLETON.

C'est cela : Dot. Voici donc, dis-j, le jour où Dot

Peerybingle vient vous faire sa visite habituelle. Vous devez, en outre, si je ne me trompe, réveiller, ce soir, en l'honneur de Noël, avec elle et son mari ?

BERTHA.

Oui, ... comme tous les ans... Tiens, vous savez cela ?

TACKLETON.

Est-ce que je ne sais pas tout?... Or, je désire être de la partie.

BERTHA, toujours joyeuse.

L'entendez-vous, mon père ?

TACKLETON, regardant durement Caleb.

A moins que votre père ne soit pas consentant.

BERTHA, doucement.

Oh, ne plaisantez pas, je vous en prie !

TACKLETON, à Bertha.

C'est que je... j'ai grand intérêt à rapprocher un peu plus les Peerybingle de May Fiedling... Je voudrais...

BERTHA.

Pardon, mais que vient faire May Fiedling dans tout ceci ?

TACKLETON.

Ce qu'elle vient faire?... (Un silence.) Voyons, ... comment la trouvez-vous, May Fiedling ?

BERTHA.

Charmante, assurément... Pourquoi cette question ?

TACKLETON.

Croyez-vous... qu'elle soit capable de... de faire le bonheur d'un homme?

BERTHA, très vivement.

Nous l'avons cru, puisqu'elle devait épouser mon pauvre frère.

TACKLETON.

Oui, je sais; mais, votre frère est parti aux Iles... Il y est mort, peut-être, sûrement, même... Ce sont là d'anciens projets... Ce n'était pas sérieux... Je dis : le bonheur d'un homme qui aurait encore le désir de plaire... et, surtout, d'être bien soigné,... bien dorloté, parce qu'il a les moyens de prétendre l'être.

BERTHA, un peu surprise.

Elle sera, je pense, une bonne épouse...

TACKLETON.

Je suis content de vous entendre parler ainsi.

BERTHA.

Vous vous intéressez donc bien à elle?... Il est vrai que vous êtes si bon!

TACKLETON.

Si je m'intéresse à elle?... Je ne prendrais pas le parti que je prends, sans cela... Alors, vous pensez qu'une petite différence d'âge n'est pas pour l'effrayer?

BERTHA.

Qu'est-ce que cela? C'est alors qu'il vous est permis de respecter davantage celui qu'on a le droit

d'aimer, c'est avoir plus de confiance en lui, c'est s'appuyer plus doucement sur son épaule, c'est pouvoir lui donner une tendresse plus dévouée.

TACKLETON.

Oui. Je demande surtout qu'on se fasse docilement à mes goûts.

BERTHA.

Comment,... vos goûts?

TACKLETON.

Ne dirait-on pas que vous tombez de la lune? C'est de moi qu'il s'agit, naturellement.

BERTHA, très pâle.

De vous!

TACKLETON.

Eh bien, oui, de moi... Qu'y a-t-il de surprenant à ce que je veuille me marier avec May?

BERTHA.

Vous marier?

TACKLETON.

C'est juste, je ne vous ai pas dit... — j'aurais dû commencer par là... — Je vais me marier avec May.

BERTHA, brusquement et d'une voix étranglée.

Vous marier!... Vous allez vous marier!

TACKLETON.

Eh bien, oui, je vais me marier. L'église, le carrosse à glaces, les cloches, le déjeuner, les violons... Une noce, quoi! une vraie noce. Vous savez bien ce que c'est qu'une noce?

LE GRILLON

BERTHA, tristement.

Je le sais!... Je comprends!!

TACKLETON.

C'est heureux. (A Bertha.) Voilà pourquoi je désire être de votre fête et vous amener May avec sa mère... Soyez tranquille, je vous apporterai quelques friandises, n'importe quoi... Car, vous n'êtes pas riches, (Caleb fait un geste priant Tackleton de se taire.) et je ne voudrais pas vous induire en dépenses... Ainsi, vous m'attendez, n'est-ce pas?

BERTHA.

Oui.

Elle reste debout, la tête penchée sur la poitrine, les mains jointes, immobile, atterrée.

TACKLETON, appelant.

Caleb!

CALEB.

Monsieur?

TACKLETON.

Veillez à mettre trois couverts de plus pour May, madame Fiedling et moi; (Montrant Bertha.) car elle m'a tout l'air d'avoir oublié ce que je lui ai dit.

CALEB.

Elle, oublier!... Ne craignez rien, c'est peut-être la seule chose qu'elle ne sache pas faire.

TACKLETON, haussant les épaules, à part

Enfin!... Chacun prend ses oies pour des cygnes! (A Caleb et à Bertha) Trois couverts, hein!... trois couverts!... A ce soir.

Il sort lentement. Caleb le reconduit jusqu'à la porte

SCÈNE III

CALEB, BERTHA.

CALEB, redescendant en scène, à part.

Pas de danger qu'il se casse une jambe en route!... Ah, mon pauvre réveillon!... (Il se remet à l'ouvrage, en peignant l'arche commencée. Un silence.) Il a été gentil, hein?... Et tu as vu cette manière de s'inviter, sans façon,... en ami? Avoue que c'est tout de même un drôle d'homme.

BERTHA, tristement, avec ironie.

Très drôle, en effet.

CALEB, jetant un regard de côté sur Bertha, et voyant qu'elle s'es-
sue les yeux, — à part.

Elle pleure!... Pauvre petite!... Sans doute l'annonce à brûle pourpoint de ce maudit mariage!... Comme à moi, cela lui rappelle son malheureux frère!... (A Bertha.) Je viens de mettre à mon arche un petit liseré rouge du plus bel effet... Encore un ou deux coups de pinceau... et ce sera fini....

Feignant la gaieté, il reprend, tout en travaillant, le premier couplet de sa chanson.

Versez dans ma tasse,
Mes chers amis,
Le bon vin qui...

BERTHA, qui est venue, à tâtons, vers Caleb, interrompant la
chanson.

Mon père, (Musique.) je sens que je suis retombée

dans les ténèbres et la solitude... J'ai besoin de vos yeux,.. ces yeux si patients et si attentifs qu'ils sont devenus mes yeux.

CALEB, cessant de travailler.

Les voici, mon enfant, toujours prêts, à toute heure du jour. Que peuvent-ils pour toi ?

BERTHA.

Regardez autour de la chambre.

CALEB.

Je regarde.

BERTHA.

Décrivez-la moi.

CALEB.

La décrire?... Mais, ma chère petite, rien n'est changé; elle est... ce que je t'ai toujours dit.

BERTHA.

Cela ne fait rien, mon père, décrivez-la moi encore.

CALEB, à part, inquiet.

Où veut-elle en venir ? (A Bertha.) Puisque tu y tiens !... (A part.) Mon Dieu, faites que je ne me coupe pas !... (A Bertha.) Est-ce que tu exiges que j'entre dans tous les détails?... Ce serait bien long ; il y a tant de choses !

BERTHA.

Non, sans doute. Mais, les aveugles sont comme les enfants ; ils aiment qu'on leur raconte souvent les mêmes histoires, pour mieux se les graver dans l'esprit.

CALEB.

D'abord, voici la cheminée, avec sa collection de porcelaines à fleurs et ses cuivres éblouissants; les étagères, avec leurs ribambelles de jouets variés; le buffet de chêne ciré; les fenêtres à rideaux immaculés; les chaises en étoffes à ramages; le grand fauteuil en velours d'Utrecht que tu affectionnes tant. Puis voici le grand vitrage, qui donne dans le magasin de monsieur Tackleton et dont les carreaux sont si brillants qu'on se voit dedans. Aux murs, un papier tout à fait artistique... Et le plafond!... Oh! le plafond!... J'ai tenu à ce que les solives soient apparentes,.. comme à Windsor... Enfin, l'ensemble est, je t'assure, d'un aspect confortable, propre, qui réjouit l'œil... et l'on peut dire qu'en nous donnant ce logement, le patron nous a fait cadeau d'un petit palais.

BERTHA.

Merci! (Promenant ses mains sur le bras de Caleb.) C'est votre tenue de travail que vous avez là?... Vous n'êtes pas aussi élégamment vêtu que quand vous portez le bel habit.

CALEB.

Pas tout à fait, j'en conviens; mais c'est déjà pas mal.

BERTHA. (Elle entoure le cou de Caleb.)

Mon père,.. vous m'avez bien dit toute la vérité?

CALEB, gêné.

Certainement... Quelle raison aurais-je de te tromper?

BERTHA.

Alors... alors, parlez-moi de May... Elle est très belle, n'est-ce pas ?

CALEB.

Mieux encore : Très jolie;... parce que, pour moi, la beauté c'est... comment dirais-je?... c'est froid; tandis qu'être jolie,.. c'est plus...

Il achève la phrase en riant d'un air fin.

BERTHA, après un silence.

Et ses cheveux ?...

CALEB.

Blonds. D'un beau blond d'or... Oh, il n'y a aucune ressemblance entre vous !

BERTHA, vivement.

Ah!... Et sa taille ?

CALEB.

Une merveille ! Je ne vois pas, dans toute la chambre, une poupée — j'entends une des plus belles — dont la taille puisse être comparée à la sienne... Et ses yeux : deux brins de ciel !

Bertha reste, quelques instants, silencieuse et pensive. Caleb la considère tristement : puis, tout en travaillant, il fredonne l'air de sa chanson, pour se donner une contenance.

BERTHA.

Et notre ami monsieur Tackleton, mon père, parlez-moi encore de lui. Redites-moi que sa brusquerie n'est qu'une façon de dissimuler les bienfaits auxquels il se plait, que ce désir d'obliger se trahit dans chacun de ses regards...

CALEB.

Et ennoblit encore son visage.

Musique.

BERTHA.

Et ennoblit encore son visage ! May sera heureuse. Elle pourra être son amie fidèle, veiller sur lui, le consoler dans l'affliction ou la souffrance, être sa compagne patiente dans sa vieillesse... Que d'occasions pour elle de lui prouver la constance de son amour !... La croyez-vous capable de tout cela ?

CALEB.

Certainement.

BERTHA.

En ce cas,.. j'aime May,.. je puis l'aimer de toute la force de mon âme !

Elle s'assied, appuie sa tête sur l'épaule de Caleb et fond en larmes.

CALEB.

Eh bien, oui, là !... Pleure, ma chérie !... Moi aussi, j'ai pleuré en pensant à ton pauvre frère. Et puis, la réflexion est venue. J'ai songé que le cœur d'une jeune fille, c'est bien léger... Alors,... alors, j'ai pardonné... (A Bertha, doucement.) Allons,.. sèche tes larmes, mon trésor !... Nos amis vont arriver ; il ne faut pas qu'ils te voient les yeux rouges. Ils pourraient croire que je te rends malheureuse... Dieu sait, pourtant, si cela est !

BERTHA.

Bon père !

CALEB.

Bien !... Vous êtes une belle fille !... Maintenant,

si tu le permets, je vais débarrasser la table, car nous en aurons besoin, tout à l'heure,.. et puis faire un bout de toilette pour nos invités. (Il range les poupées de Bertha et son ouvrage dans une corbeille et porte le tout sur son établi qu'il repousse ensuite contre le mur.) Là ! (Il décroche l'habit de la patère.) Attention, Bertha !... J'entre dans la belle redingote. (Il jette sous l'établi le vêtement de travail qu'il vient de quitter.) Il n'y a pas un gentleman qui ait une pareille tenue,... (A part.) ou je me trompe beaucoup !

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOHN, DOT.

JOHN, passant la tête à la porte.

Coucou !

DOT.

Ah, la voilà !

CALEB.

Bravo ! Pour de l'exactitude, ça, c'est de l'exactitude.

JOHN.

Bonsoir, tout le monde !

DOT.

Bonsoir, Caleb ! Bonsoir, Bertha !

Elle serre la main de Caleb et embrasse Bertha, avec qui-elle se met à causer, tout en se dévêtissant.

JOHN, un panier de provisions à la main.

Mais, d'abord, où faut-il mettre cela ?

CALEB.

Voilà que vous avez encore fait des folies !... Mes enfants, ce n'est pas gentil.

JOHN.

Tiens, il faut bien manger et boire ! Vite, Caleb, allez me chercher deux plats.

Il pose le panier à terre pendant que Caleb va au buffet et il enlève sa houppelande.

CALEB, rapportant les plats.

Je suis furieux, furieux !

JOHN.

Ça se passera ! (Il vide le panier.) Le traditionnel pudding, des sandwiches... et des bouteilles de bière... Ce n'est pas encore aujourd'hui que nous mourrons de faim !

Il aide Caleb à porter le tout sur le buffet.

BERTHA, qui, pendant le début de la scène, a causé avec Dot, s'adressant à John.

Vous nous gêtez,.. comme toujours.

JOHN.

Mais non... D'ailleurs, c'est Dot. Si vous l'aviez entendue, quand nous sommes partis de la maison ! (L'imitant.) John, n'oubliez pas le pudding !... John, avez-vous les sandwiches?... Elle m'en a fait une vie, allez ! (A Dot.) Qu'est-ce qui manque ?

DOT.

Rien. C'est superbe.

JOHN.

Alors, mettons le couvert.

CALEB.

Si vous voulez.

DOT, à Bertha, qui se lève pour aider.

Non, ma chérie, ne vous donnez pas la peine. Laissez-nous faire.

Tous, à l'exception de Bertha, disposent le couvert.

CALEB, essayant les verres et les passant à John.

Ah ça, pourquoi n'avez-vous pas amené l'enfant?

JOHN.

Oh, le temps est trop rude. (Riant.) Dôt, avant de partir, a pris soin de lui donner... le nécessaire et, une fois dans son dodo, nous l'avons laissé sous la garde de la servante...

CALEB.

Et puis, il ne faut pas faire veiller les enfants.

Il place les assiettes sur la table.

JOHN.

Justement... Tiens, pourquoi donc mettez-vous sept assiettes? Nous ne sommes que quatre.

CALEB, embarrassé.

C'est que... Monsieur Tackleton est venu, tout à l'heure, nous demander à être des nôtres, avec Madame Fiedling et May... Vous comprenez qu'il m'était difficile... qu'il m'était même impossible... de refuser...

DOT, à part.

Monsieur Tackleton. Parbled, j'en étais sûr.

JOHN.

Le diable l'emporte! Moi qui me faisais une fête

de passer un bon moment entre nous... Voilà mon plaisir gâté!

CALEB, faisant des signes désespérés en montrant Bertha.

Chut! chut! chut!

JOHN, interloqué.

C'est vrai, je ne peux pas le voir, ce...

DOT, même jeu.

Chut!... Chut!!!

JOHN.

Quoi?... Qu'est-ce que vous avez?

DOT, allant à lui et tout bas

Taisez-vous donc et dites comme moi. (A Caleb.)
Quelle agréable surprise! Nous avons tous tant de sympathie pour ce cher monsieur Tackleton! C'est un si aimable homme!

JOHN, à part.

Oh, là, là, là, là!... Je n'y comprends plus rien du tout!

CALEB.

Le voici! (A John.) Quand on parle du loup...

JOHN, à part.

J'aime mieux les loups, moi!

Entrent Tackleton, Madame Fiedling et May.

SCÈNE V

LES MÊMES, TACKLETON, MADAME FIEDLING,
MAY

DOT, à John.

Vous, tâchez de faire une autre figure.

JOHN.

Il me dégoûte, ce vieux crocodile.

TACKLETON, remettant à Caleb une tarte et deux bouteilles de champagne.

Voici notre part du pique-nique. (Echange de politesses.) Madame hésitait à accepter votre invitation, mais quand je lui ai dit que nous serions entre amis... dans la plus stricte intimité, elle s'est tout de suite décidée. (A Madame Fiedling.) Vous le voyez, je ne vous avais pas trompée. C'est presque comme si vous étiez... chez moi. N'est-ce pas, Caleb ?

CALEB, vivement.

Certainement.

MADAME FIEDLING, mise prétentieuse de douairière, à Caleb.

Je suis très touchée de votre accueil. J'avais pourtant juré de ne plus paraître dans le monde, mais, en votre faveur, je fais volontiers exception; d'autant plus que je retrouve la plus chère compagne d'enfance de ma fille.

Elle tend la main à Dot.

DOT.

Tout le plaisir est pour moi, madame. (Embrassant

May.) Je suis bien heureuse de vous revoir, May. Et vous ?

MAY.

Pouvez-vous le demander !

DOT.

Nous étions autrefois, les trois inséparables... Vous vous rappelez, Bertha ?

BERTHA, songeuse.

Oui.

MAY, tristement.

Quel heureux temps c'était, alors !

DOT.

Je pense que vous ne le regrettez pas... (Marquise.) Il faut même que je vous félicite du nouveau bonheur qui vous arrive... Vous le méritez bien.

TACKLETON, à part.

Ça, c'est pour moi. Mais, patience ! rira bien qui rira le dernier.

DOT.

John ! Aidez donc ces dames à enlever leurs manteaux. (A Madame Fiedling.) Que je suis étourdie ! J'oubliais de vous présenter mon mari. (Présentant John.) Monsieur Peerybingle.

MADAME FIEDLING.

Je connaissais monsieur, de nom et de réputation. Vous êtes, si je ne me trompe, à la tête d'une grande entreprise de transports ?

JOHN, tout en débarrassant les dames de leurs vêtements.

Ma foi, non, madame. Je suis tout simplement messager... Pour vous servir !

MADAME FIEDLING.

Ah?... Je croyais.

JOHN, à part, accrochant les vêtements aux patères.

Elle est plutôt drôle, celle-là, avec ses grands airs !

TACKLETON, frappant dans ses mains.

Voyons, puisque nous sommes au complet, si l'on se mettait à table !

JOHN.

Oh oui, mangeons !...

Tous se mettent à table.

MADAME FIEDLING, à Tackleton.

Un peu commun, le messenger.

TACKLETON.

Il ne faut pas lui en vouloir. L'habitude de parler à son cheval.

CALEB, à Madame Fiedling.

Vous voudrez bien être indulgente pour le service, madame... Je ne comptais pas sur l'honneur de votre présence.

JOHN.

Demain les phrases, Caleb, demain !... C'est sans façon, et puis voilà tout !... Sur ce, attaquons le pudding. (Caleb donne le pudding à John, qui le fait flamber.) Mes enfants, quelle belle flamme !... C'est un signe de joie pour l'année qui vient... Et quel parfum !... Ne laissons pas refroidir. (Il sert tout le monde.) Hein, Bertha, vous allez vous régaler !

BERTHA.

Je n'ai pas faim. Merci.

JOHN.

Tant pis pour vous, tant mieux pour nous. Il nous en restera davantage.

Tous rient. Ils mangent, sans parler. Bruit de fourchettes. Jeu de scène.

DOT.

Dites, ma chère May, que de changements en si peu de temps ! Cela me rajeunit de vous revoir.

TACKLETON, à Dot.

Comment cela ? Vous n'êtes pas encore si vieille, ce me semble. Demandez à votre mari.

DOT, riant.

Mon mari ? (Montrant John, qui débouche une bouteille.) Regardez cette tournure majestueuse et respectable. Il ajoute au moins vingt années à mon âge. N'est-ce pas, John ?

JOHN, même jeu.

Quarante ! Heureusement, je suis comme le bon vin : je gagne en vieillissant.

DOT, embrassant John.

Voilà la vraie réponse qu'il fallait faire (A Tackleton.) Et vous, Monsieur Tackleton, combien pouvez-vous en ajouter à l'âge de May?... Je n'oserais l'affirmer, mais je crois qu'à son prochain anniversaire, elle n'aura pas moins de cent ans.

On rit.

TACKLETON, feignant de rire plus fort que les autres, tout en fixant Dot.

Comme le vieux... voyageur ?

JOHN, riant.

Oui, comme le vieux voyageur... En voilà un qui en avait, un arriéré de sommeil !... Croiriez-vous qu'il dort encore ?

TACKLETON.

Où cela ?... Toujours auprès du feu ?

JOHN.

Non, dans une chambre.

TACKLETON.

Vous l'avez installé chez vous ?

JOHN.

C'est Dot qui lui a offert un asile.

GALEB.

Brave petite Dot !

TACKLETON.

Ainsi, vous hébergez les gens, sans savoir qui ils sont ? En voilà une confiance ! Qui vous prouve que celui-là n'a pas de mauvais desseins ?... Avouez qu'il y a bien du mystère dans son arrivée... Êtes-vous sûrs qu'il soit bien ce qu'il prétend être ?

JOHN, troublé.

Pourquoi me dites-vous cela ?

TACKLETON, insinuant.

Parce que... parce que... on a vu parfois des gailards déterminés... s'introduire dans une maison, à l'aide d'un stratagème...

JOHN, inquiet.

Dot, que dit-il ?

DOT.

Monsieur Tackleton a beaucoup d'imagination.

JOHN, après un moment d'indécision.

Ecoutez, moi, je suis habitué à considérer tout ce que fait ma petite Dot comme bien fait.

DOT.

Et vous avez raison, John.

CALEB, à Bertha.

Un petit doigt de vin ?

BERTHA, refusant.

Merci.

DOT.

Enviez John, monsieur Tackleton, vous qui allez faire l'essai du mariage... Sans doute, autrefois, je ne pensais pas à lui... Je ne l'avais même jamais regardé... Mais, comme j'ai bien fait, tout de même, de le choisir !

MADAME FIEDLING, à Tackleton.

Est-ce pour nous faire assister à de telles confidences qu'on nous a invités ?

DOT, à May.

Et vous, May,... vous rappelez-vous vos beaux projets d'avenir, les rêves que vous formiez ?... Vous me les racontiez, quand nous revenions ensemble de l'école, par la route où il y avait des genêts en fleurs... Vous ne vouliez vous fiancer qu'à une sorte de Prince charmant, beau, jeune, enthousiaste..

JOHN, à Dot.

Voyous, Dot !

DOT, continuant.

Assurément, monsieur Tackleton est... très séduisant... Il est même particulièrement bien,.. quand il fait sa cour... (A John.) Vous voyez que je ne lui adresse que des compliments.

JOHN.

Oui, mais vous avez une façon de les adresser...

TACKLETON.

Laissez-donc, mon cher Peerybingle; je vous assure que cela m'amuse beaucoup.

DOT.

Monsieur Tackleton, enfin, a tout ce qu'il faut pour enchaîner le cœur d'une jeune fille... Je dis seulement que c'est drôle, la vie, et que les choses tournent souvent autrement qu'on ne l'avait pensé.

TACKLETON.

Tout arrive, c'est évident... (A Dot.) N'empêche, mes belles, que vous n'avez pu y échapper et, tout bêtards que nous sommes — car c'est ainsi que vous devez nous qualifier — nous y voici, nous autres,.. les vieux...! (A ce moment on entend dans la coulisse, une voix, celle d'Edouard, qui chante *Les enfants perdus*. Dot s'est levée, impressionnée, nerveuse) Où sont-ils, maintenant, vos... jeunes et beaux fiancés? (Il fait le signe de la fumée qui s'envole.) Pffit!... Hé, hé, hé!!!

DOT, fixant May, très émue.

Quelques-uns sont morts,.. morts et oubliés... Les autres, s'ils pouvaient tout à coup paraître au milieu de nous, ne voudraient en croire leurs yeux, ni leurs

oreilles. Ils ne pourraient pas se persuader que nous sommes les mêmes personnes... Ah, non, ils ne le pourraient pas!... Qu'en dites-vous, May?

JOHN.

Dot, je vous en prie!... (Avec une nuance de tristesse.) Si c'est une plaisanterie, je vous assure qu'elle est pénible... pour tout le monde.

DOT, en train de boire, posant rageusement son verre sur la table.

Soit!... Je ne dirai plus rien!

Elle se renverse sur sa chaise, en se croisant les bras.

MADAME FIEDLING, pincée.

Madame Peerybingle, j'en suis convaincue, n'a eu l'intention de blesser personne... Pure étourderie.. Il ne faut donc pas lui en vouloir... Pour moi, je rends grâce au ciel d'avoir une fille capable de comprendre le côté sérieux de la vie... Je l'ai, d'ailleurs, toujours bien conseillée...

DOT, ironique, à mi-voix.

On s'en aperçoit.

MADAME FIEDLING.

Pensez ce qu'il vous plaira. Je soutiens, moi, que le vrai bonheur consiste dans une affection raisonnée, avec l'estime pour base, et, par cela même, durable. Le reste n'est qu'un feu de paille...

TACKLETON, railleur.

Madame Fiedling a raison. Je propose de boire à sa santé. (Il prend une bouteille de champagne pour la déboucher et tend l'autre à John.) Tenez, chargez-vous de celle-ci!

JOHN.

Volontiers... (Débouchant la bouteille.) Fichtre!... C'est une bonne marque!... (A Tackleton.) Vous faites bien les choses, quand vous vous y mettez!

Il sert tout le monde.

TACKLETON.

Ce n'est que le commencement,... Vous verrez demain, jour de la noce, quelles surprises je vous réserve... (Remarquant Dot qui s'est levée et va, inquiète, de la table à la fenêtre.) peut-être avant!... (Elevant son verre.) Allons, je bois à Madame Fiedling, qui a si bien parlé, tout à l'heure, et dont je suis heureux et fier de devenir le gendre.

On boit.

MADAME FIEDLING.

Je suis confuse, en vérité... (A Dot.) Sans rancune, Madame.

DOT, narquoise.

Oh, Madame!...

TACKLETON, à John.

Versez encore, Peerybingle!

MADAME FIEDLING.

Vous allez nous griser!

JOHN, très gai.

Je demande à voir ça... Ce serait drôle... Allons, vidons les verres!... Ce n'est pas tous les jours fête!...

Il verse à la ronde.

TACKLETON, élevant son verre.

Je bois, maintenant,... à Madame Peerbybingle... A l'épouse modèle!... Au plus charmant des Grillons!!!

JOHN, à Dot.

Ça, c'est gentil!... (Levant son verre.) Et nous, les heureux d'hier...

DOT, accentuant.

Et d'aujourd'hui...

JOHN.

Et d'aujourd'hui... (S'adressant à Tackleton et à May,) nous buvons aux heureux de demain.

On boit. Cette scène doit être bruyante et mouvementée.

MADAME FIEDLING, impérieusement à May, qui a laissé son verre sur la table et feint de ne pas entendre.

Eh bien,.. ma fille!!!

MAY.

Je n'ai pas soif...

Elle lève son verre, contrainte et forcée.

JOHN.

Maintenant qu'on a bien mangé, bien bu, si l'on bougeait un peu?... Les jambes finissent par s'engourdir... (A Madame Fiedling.) Madame, je vous offre une partie de cartes... Cela va-t-il?

MADAME FIEDLING, cérémonieuse.

Mon Dieu, monsieur, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser; vous me prenez par mon faible. J'a-dore les cartes.

Tous se lèvent, à l'exception de Bertha.

JOHN.

Je l'aurais parié!... Cela se voit, tout de suite, d'abord... A chacun ses vices, n'est-ce pas? Vous, c'est le jeu.. Moi,.. c'est ma pipe.

Il tire sa pipe de sa poche et s'apprête à la bourrer.

DOT.

John, y pensez vous ?

MADAME FIEDLING, bas à Tackleton.

Décidément, ce garçon est d'une vulgarité !

JOHN, interloqué.

« Alors, c'est défendu ?... (Il remet sa pipe dans sa poche.)
Eh bien, c'est bon !... (A Caleb.) Caleb ! Donnez-nous
les cartes.

CALEB, sans quitter des yeux Bertha, qu'il contemple, depuis un
instant, avec inquiétude.

Des cartes ?... C'est que je ne sais pas si... (A Dot.)
Tenez,.. Dot,.. soyez donc assez gentille pour les
prendre dans le tiroir du buffet.

JOHN.

Oui, oui... Ne vous inquiétez de rien.

Il prend les cartes, lui-même.

DOT, montrant la table.

Vous n'allez pas jouer au milieu de cette vaisselle !

CALEB.

C'est que... il n'y a pas d'autre table.

DOT.

Monsieur Tackleton permettra bien qu'on joue
dans le magasin.

TACKLETON.

A condition qu'on ne dérange rien.

DOT.

Entendu... Laissez-moi faire.

Elle sort par le magasin.

JOHN, à Madame Fiedling.

Si Dot s'en mêle,... nous allons avoir une installation... digne de vous, belle dame!

MADAME FIEDLING.

Trop aimable... monsieur le chef des messageries.

JOHN.

Messenger, madame,.. humble messenger et pas plus riche que vous,.. bien sûr!

MADAME FIEDLING, piquée.

Mais... je l'ai été, riche... Du moins feu mon mari l'était,.. riche; et, sans une malheureuse spéculation dans le commerce des indigos...

JOHN, la langue un peu pâteuse.

Beau commerce, madame,.. beau commerce!

MADAME FIEDLING.

Mais bien dangereux!... Ah, j'ai fait de la vie une dure expérience!... Madame votre épouse est donc malvenue, lorsqu'elle prétend me donner des leçons.

JOHN, bon enfant.

Oh, des leçons!!! Non!... Dot est trop bonne pour vous faire de la peine.

MADAME FIEDLING.

Aussi j'ai dédaigné de répondre à toutes ses réflexions sur le mariage de ma fille. Mais à vous, qui êtes un homme... mûr, plein d'expérience, comme moi, je le déclare formellement: les jeunes filles sont... des jeunes filles, les choses passées... des choses passées, et les personnes... jeunes et étourdies

doivent être traitées comme des personnes jeunes et étourdies.

JOHN.

Qu'est-ce que ça veut dire?

MADAME FIEDLING.

Cela veut dire que Monsieur Tackleton,.. riche, considéré, aimable et déjà mon ami, épousera ma fille, demain matin, à onze heures. Et soyez assuré qu'au moment où le pasteur bénira mes deux enfants, je serai la plus heureuse des mères.

JOHN, un peu moqueur.

Pardon, c'est Monsieur Tackleton que vous appelez votre enfant?

MADAME FIEDLING.

Y voyez-vous quelque inconvénient?

JOHN.

Moi?... Pas du tout... (A Tackleton, en riant.) Vous entendez.., petit enfant?

TACKLETON, vexé.

J'entends... j'entends que Madame Fiedling raisonne en personne sensée.

DOT, rentrant.

Tout est prêt. Vous pouvez venir jouer.

JOHN, désignant la porte, à Madame Fiedling.

Passez, madame!

MADAME FIEDLING.

Après vous, Monsieur l'entrepreneur de transports.

JOHN.

Voiturier, Madame!... Charretier, là! Passez donc!... (Madame Fiedling sort. A Tackleton, en sortant, lui-même.) Elle est entêtée, votre belle-mère!

TACKLETON, à May.

Vous permettez?

May fait un signe affirmatif.

JOHN, reparaissant à la porte.

Voyons,.. bébé,.. votre maman vous attend!

TACKLETON, à part.

Oui, plaisante! Amuse-toi, mon bonhomme! (A May.) Je reviens, ma chère. Le temps de laisser gagner une partie à ce joyeux compagnon... Je suis sûr qu'il doit avoir beaucoup de chance au jeu.

MAY, naïve.

Pourquoi?

TACKLETON.

Mais,... parce que... (Se reprenant.) Non... Rien... (A part.) Est-eile assez innocente!... (Répondant à John, qui l'appelle du magasin.) Voilà!... Voilà!...

Il sort. Pendant la fin de la scène, Caleb a commencé à enlever le couvert, sans quitter des yeux Bertha, demeurée à sa place, près de la table, comme abimée dans la douleur.

SCÈNE VI

DOT, CALEB, BERTHA, MAY.

CALEB, à Bertha, en lui prenant la main.

Ma petite Bertha,.. ma chère enfant,.. d'où vient

ce changement, depuis ce matin?... Pourquoi ne pas me dire ce qui te rend triste et silencieuse?... Hein?... Parle-moi !

BERTHA.

Mon père, mon bon père, quelle cruelle destinée que la mienne !

CALEB, cherchant à la calmer.

Voyons... voyons !... (Un silence.) Je sais bien, va... ma pauvre petite,.. être aveugle c'est, sans doute, une grande calamité...

BERTHA.

Je ne l'ai jamais ressentie dans toute sa rigueur... Vous avez toujours été bon pour moi !... Non, ce n'est pas là le chagrin qui m'accable, en ce moment.

CALEB.

Un chagrin ?

BERTHA.

Je ne puis garder ce secret qui m'étouffe... Amenez-la moi.

CALEB.

Te l'amener ?... Qui ?

BERTHA.

May... Amenez-moi May.

MAY, s'approchant.

Me voici, chère Bertha. Que puis-je pour vous ?

BERTHA, lui prenant vivement les mains.

Regardez mon visage. Lisez-y avec vos beaux yeux et dites-moi si la sincérité ne s'y trouve pas écrite,

MAY.

Puis-j^a en douter ?

BERTHA.

Il n'y a pas, dans mon âme, un désir, une pensée qui ne soit pour votre bonheur, quand je songe à la douce pitié dont vous m'avez toujours donné la preuve, alors même que nous étions enfants ; et je ne saurais trop vous dire combien je suis... heureuse... de votre joie... Pourtant,.. pourtant, vous le voyez, je ne puis retenir mes larmes... Oh,... c'est affreux d'avouer cela !... Mais quand j'ai su que vous alliez devenir... sa femme,... j'ai senti que tout mon être se déchirait.

GALEB, ahuri.

Que dit-elle !

BERTHA.

Pardonnez-moi ce sentiment... C'était bien naturel... Il était si prévenant pour moi ! Mon père seul pourrait vous dire tout ce qu'il a fait pour alléger les peines de ma triste vie... Il était la lumière dans mes ténèbres... N'est-ce pas, père ?... Aimez-le bien... Aimez-le... comme je l'aimais... Oh, quelle honte !!!

Elle se cache la tête dans les plis de la robe de May.

GALEB, éclatant.

Grand Dieu ! Elle l'aime !!! Ne l'ai-je donc trop aimée, depuis sa naissance, que pour en arriver à lui briser le cœur !!!

Dot se précipite vers Bertha et cherche à la calmer. On sent qu'elle est très émue, prête à pleurer.

BERTHA, avec des sanglots.

Oh, Dot, c'est affreux!... Emmenez-moi, père!... Emmenez-moi!... Je ne veux pas qu'il me voie ainsi!...

DOT, à Caleb, vivement.

Elle a raison. Emmenez-la, Caleb... Et laissez la reposer tranquille!

Caleb, et May, soutenant Bertha, sortent par la droite, avec elle.

SCÈNE VI

DOT, ÉDOUARD, puis MAY.

ÉDOUARD, entrant vivement par la gauche.

Dot!

DOT.

Malheureux!... Voulez-vous bien vous sauver!

ÉDOUARD.

C'est que je meurs d'inquiétude... et de froid.

DOT.

Est-il pressé!... Un peu de patience encore!...

ÉDOUARD.

Je n'en ai plus.

DOT.

Quand je pourrai, je vous appellerai. Allez!
(Edouard sort. A May qui rentre.) Pauvre Bertha!

MAY.

Oui, pauvre Bertha!... Encore, elle, son malheur

n'est qu'une illusion. Si l'on pouvait lui faire voir l'homme qui cause son chagrin, elle serait vite consolée; tandis que moi!...

DOT.

Vous?... Plaignez-vous donc!... Votre fiancé n'est pas joli, joli,... mais il a d'autres qualités... Ne faites-vous pas un mariage superbe,... inespéré,... qui réalise l'idéal de vos rêves, comme semblait le dire, tout à l'heure, votre respectable mère?

MAY.

Dot, ne raillez pas, je vous en prie!... Si vous saviez! Pouvais-je parler devant ma mère et monsieur Tackleton? Je ne suis pas libre.

DOT.

Quand elle le veut bien, une jeune fille est toujours libre de son choix.

MAY.

Ce n'est pas de gaieté de cœur, allez... Songez donc, vivre auprès de ce vieillard égoïste et cruel... Quelle existence!

DOT.

Alors, pourquoi n'avoir pas prévenu Caleb et Bertha... et moi-même, moi surtout? Peut-être aurais-je trouvé le moyen de vous sauver... Mais non, vous n'avez rien dit, rien fait... C'est par Tackleton seul que nous avons appris ce singulier mariage.

MAY.

Que faire, surveillée comme je l'étais?

DOT.

On se défend, on lutte.

MAY.

J'ai déclaré à ma mère que je ne voulais pas me marier, que j'étais engagée avec Édouard et que, lui mort, je me considérais comme sa veuve. Elle a ri d'abord, et, comme j'insistais, comme je la suppliais, elle s'est mise en fureur au point de lever la main sur moi; puis, sur le conseil de Tackleton, elle m'a interdit, jusqu'à nouvel ordre, de voir aucune de mes amies, vous principalement.

DOT.

La méchante femme!...

MAY.

Ma mère n'est pas méchante, Dot. Elle m'aime, j'en suis certaine; seulement sa vanité la rend plus aveugle que Bertha. Elle est persuadée que cette union fera mon bonheur.

DOT, qui a écouté, songeuse.

Surtout le sien! (Un silence.) Vous m'assurez que c'est votre mère qui vous oblige à épouser Tackleton?

MAY.

Faites que je puisse me soustraire à la cérémonie de demain, et vous verrez si je suis frivole et oublieuse.

DOT, brusquement.

Oh, que je suis contente!... Je retrouve ma petite May d'autrefois... Pauvre chérie!... J'ai été injuste et cruelle... Pardonnez moi!..

Elle embrasse May.

MAY.

De grand cœur, ma chère Dot... Mais, maintenant, ne m'abandonnez pas!... Soutenez-moi!... Défendez-moi!...

DOT.

Sans doute. Mais que faire?... Attendez!... (Un silence, pendant lequel elle semble réfléchir.) Une question, d'abord : Si Édouard vivait,... s'il était,... ici, que lui diriez-vous?...

MAY.

Oh, Dot, s'il vivait, s'il était ici, je serais sauvée!...

DOT.

Eh bien, écoutez, je vais parler à votre mère...

MAY.

Vous savez qu'elle est inflexible.

DOT.

Je sais, je sais... C'est égal, supposez, pour un instant, que vous êtes madame Fiedling... Moi, j'arrive et je lui dis ceci : « Bonjour, madame Fiedling! — (Imitant madame Fiedling.) Bonjour, madame Peerybingle! — Je viens vous demander, madame, un petit renseignement. — Lequel? — A combien estimez-vous la fortune de monsieur Tackleton, de la maison Gruff et Tackleton?... — A tant, madame Peerybingle. — C'est bien peu, madame Fiedling;... j'ai mieux, bien mieux à vous offrir, un gentleman beaucoup plus riche... »

MAY.

Comment?... Où voulez-vous en venir?



DOT, même jeu.

« Dix fois plus riche, respectable dame, et de moitié plus jeune, et beau,... et bon!... »

MAY.

Dot, que dites-vous?...

DOT.

« Chut, madame Fiedling!... Monsieur Tackleton pourrait nous entendre. »

MAY.

De grâce, Dot, expliquez-vous!

DOT.

« Patience, madame Fiedling!... Ce... gentleman adore votre fille, depuis... depuis... oh! oui!... (vivement.) depuis plus de six ans, et je crois que votre fille l'aime! »

MAY.

Ah! mon Dieu!...

DOT

« Ou l'aimera. »

MAY.

Dot!... Je n'ose comprendre, je deviens folle!...

DOT.

« Folle, madame Fiedling! Une dame si raisonnable!... Oh, alors, j'abrège... Voici: Ce gentleman,... il est là, dans la rue... Il a fait le tour du monde pour venir attendre sous une porte, dans la neige... »

MAY.

Est-ce possible!... Éd... Édouard!

DOT.

« Oh, qu'importe son nom, madame Fiedling?... Il est riche, cela doit vous suffire! »

MAY.

Dot, vous me faites mourir!...

DOT.

« Ne mourez pas, madame Fiedling!... Je vous le répète : Votre chéri, Tackleton, pourrait entendre... »

Elle s'est reculée, petit à petit, et se trouve près de la porte de la rue.

MAY.

Si vous vous jouez de moi, c'est trop cruel!

Dot pousse la porte et disparaît, toujours à reculons, pour réparaître aussitôt avec Édouard.

SCÈNE VII

DOT, MAY, ÉDOUARD.

May défaille, sans prononcer un mot. Édouard et Dot courent à elle et la soutiennent.

DOT, à Édouard.

Mais qu'est-ce qu'elle a! Elle s'évanouit! N'entrez pas, Édouard! C'est de la folie!

ÉDOUARD.

Vous voyez bien qu'elle se trouve mal. Je ne peux pourtant pas la laisser dans cet état-là!

DOT.

C'est trop dangereux d'être ici... Allez-vous en!

ÉDOUARD.

Je m'en vais, je m'en vais. Ma chère petite May!

DOT, faisant le guet.

Pas de paroles inutiles, hein!

MAY.

Édouard, vous venez me sauver?

ÉDOUARD.

Oui, oui...

MAY.

Comment?... Vous n'ignorez pas que Tackleton a fixé le mariage à demain, onze heures?

ÉDOUARD.

Onze heures!... Nous ne le retarderons pas.

MAY.

Que dites-vous?...

ÉDOUARD.

Nous avancerons le nôtre, voilà tout... A dix heures, cela vous va-t-il?

MAY.

Pouvez-vous plaisanter!... Mais qu'allez-vous faire?...

ÉDOUARD.

Fiez-vous à moi... Votre robe est-elle prête?

MAY.

Quelle robe?

DOT.

Votre robe de mariée, parbleu!

MAY.

Oui, hélas!

ÉDOUARD.

Elle est chez vous ?

MAY.

Non... On l'apportera, demain matin...

ÉDOUARD.

Parfait... A quelle heure ?...

MAY.

A neuf heures.

ÉDOUARD.

Comment se nomme votre couturière ?

MAY.

Madame Slowboy.

ÉDOUARD.

A huit heures, demain matin, un commissionnaire viendra dire qu'un accident survenu, au dernier moment, réclame votre présence chez madame Slowboy.

MAY.

Ma mère ne me laissera pas sortir seule.

DOT, toujours aux aguets.

Elle l'accompagnera...

ÉDOUARD.

Cas prévu!... Alors, soyez malade... L'émotion,... le contre-temps,... la chaleur..

DOT.

Il neige!!!

ÉDOUARD.

Le froid, alors, le froid, ce que vous voudrez! En-

fin, il faut que l'une des deux sorte... Si c'est votre mère, aussitôt après son départ, une voiture s'arrêtera devant votre porte... Vous sautez dedans, et nous filons au Temple, pas celui d'ici, celui de notre village, le nôtre, n'est-ce pas, Dot?... où le bon vieux pasteur qui m'a élevé nous attendra. Si c'est vous qui sortez, la voiture vous suit et vous prend, au premier détour... Compris?...

MAY.

Oui...

DOT, à Édouard.

C'est fini, hein?...

VOIX DE TACKLETON, dans le magasin.

May!

DOT, vivement.

May, Tackleton vous appelle... Vite, allez les rejoindre dans le magasin!...

MAY.

Déjà?...

DOT.

Oui, oui, allez! allez!!

ÉDOUARD.

Ayez confiance... Le succès est certain.

VOIX DE TACKLETON

May?...

DOT.

Je vous en supplie, May, allez y!

MAY, à Édouard.

A demain.

ÉDOUARD.

A demain.

May envoie un baiser à Édouard et entre dans le magasin. Au même moment, Tackleton se montre derrière le vitrage en soulevant le rideau qu'il écarte ensuite doucement et sans bruit. On voit, dans le fond, madame Fiedling et John jouant avec attention. May s'est assise auprès de sa mère, tournant le dos à la baie.

SCÈNE VIII

DOT, ÉDOUARD, puis TACKLETON et JOHN.

DOT, à Édouard.

Maintenant, filez aussi... J'ai peur... John n'aurait qu'à entrer... Tenez, votre manteau, votre chapeau!...

ÉDOUARD.

Merci, merci encore, ma chère petite Dot!...

Aidé de Dot, il met son manteau et garde à la main son chapeau. Pendant ce temps, Tackleton a quitté le vitrage et est venu jusqu'à la porte qu'il entr'ouvre doucement.

TACKLETON, à part, en regardant les deux jeunes gens.

Ah, le petit Grillon! Ah, le vieux jeune homme au fouet!...

Il rentre dans le magasin, referme doucement la porte et, pendant le dialogue suivant, on le voit, à travers les vitres, cherchant à parler à John. Celui-ci ne l'écoute pas, tout d'abord. Tackleton insiste. — Pantomime.

DOT, à Édouard.

Allons, bonne chance pour demain.

ÉDOUARD.

Je ne regrette qu'une chose : mon pauvre père et ma pauvre sœur auraient été si heureux d'assister à mon mariage... J'espère qu'ils me pardonneront.

DOT, le poussant vers la sortie.

Mais partez donc, bavard!!!

ÉDOUARD, fausse sortie.

Ah, j'oubliais!... Et c'est important : Je ne couche plus dans votre maison, ce soir.

DOT.

Bah!... Parce que...?

ÉDOUARD.

Je loge chez l'ami qui doit m'aider, demain... Vous savez, le commissionnaire, la voiture...

DOT.

Au fait, j'aime autant cela... A demain donc.

ÉDOUARD.

A demain... (Nouvelle fausse sortie.) Ah, tenez, vous êtes trop gentille; il faut que je vous embrasse!

DOT.

Mais...

ÉDOUARD.

Oh, je vous en prie!... Cela me portera bonheur!

DOT, tendant la joue.

Allons!... Pour elle!

ÉDOUARD, même jet.

Non. Pour vous!

Il l'embrasse et sort vivement. — Dans le magasin, suite de la

pantomime. John, qui, tout à son jeu, a d'abord refusé d'écouter Tackleton, finit par consentir à venir jusqu'à la baie et regarde au travers des vitres, juste au moment où Édouard embrasse Dot. Terrifié de ce qu'il voit, il veut s'élançer hors du magasin. Bousculant Tackleton, qui cherchait à s'interposer, il fait irruption sur la scène et se précipite sur la porte par laquelle vient de sortir Édouard. Dot, l'apercevant, tout à coup, se place résolument devant la porte en écartant les bras, stupéfaite. Ce jeu de scène doit être exécuté avec une extrême rapidité.

JOHN, au comble de la fureur, à Dot.

Laisse-moi passer !

DOT.

Non ! Vous ne commettrez pas un crime ! Écoutez-moi !... Je vais vous expliquer... Je ne suis pas coupable.

JOHN.

Menteuse !... Vous osez ! !...

DOT.

Oui, j'ose.

JOHN.

Menteuse, menteuse !...

Il s'avance, menaçant, et prend Dot par le cou, comme pour l'étrangler.

DOT, poussant un cri de douleur.

Ah ! !

JOHN, épouvanté.

Qu'est-ce que je fais ! Qu'est-ce que je fais

DOT.

John, ... je vous jure...

JOHN

Niez donc l'évidence!! Ne l'ai-je pas vu?... Il était là!... Il vous embrassait!...

DOT.

Non! Non!... Ne croyez pas...

JOHN.

J'ai vu, vous dis-je, j'ai vu!... (Un silence.) Ah, je comprends maintenant toutes vos flagorneries!... J'étais un simple, un naïf, une bonne pâte!... Comme vous avez dû vous moquer de moi,... (Rire nerveux.) de ce lourdaud, de cet âne!... Ah! ah! ah!... Triple imbécile!!!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, TACKLETON, CALEB,
MADAME FIEDLING et MAY.

Ils sont tous entrés, attirés par le cri de Dot.

MAY.

Non, monsieur Peerybingle, vous vous trompez... Dot n'est pas coupable.

DOT, *bas à May.*

Taisez-vous, May... Vous ne pouvez rien pour moi... Songez à vous.

MAY.

Sil... Sil... Je veux que votre mari sache que...

JOHN.

C'est cela! Entendez-vous, maintenant, pour vous jouer encore de moi!!!

GALEB.

Mon Dieu, du calme, John; écoutez-nous!

JOHN.

Du calme!... De la bonté, n'est-ce pas?... De la bonté,... toujours!! Pour qu'on dise encore: « Quel bon garçon, ce John! »... Je sais, à présent, ce que parler veut dire... Eh bien, je vais vous montrer comment le bon garçon se venge...

Il se lève brusquement.

DOT.

John!...

GALEB.

Je vous en prie!...

TACKLETON.

Voyons! Voyons!

DOT.

Qu'allez-vous faire?

JOHN.

Vous le verrez bien!

Il sort précipitamment.

DOT, s'élançant vers la porte.

John! John!!!

Caleb le retient et cherche à la raisonner. — Scène mimée.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins JOHN.

MADAME FIEDLING, à Tackleton.

Quel scandale!...

TACKLETON.

En effet... Je suis fâché d'être venu et surtout d'avoir voulu montrer à ma future épouse un ménage modèle... J'ai bien réussi!!!... Que va-t-elle penser du mariage d'après ce tableau de la vie de famille?...

MADAME FIEDLING.

C'est une honte!!!

DOT, qui était sortie, un instant, pour suivre John.

Je ne le vois plus; je n'ai pu le suivre.

MADAME FIEDLING.

Je suffoque!... Vite, partons!... Votre bras, mon gendre!... (A sa fille.) Venez, May!

Tackleton donne son bras à madame Fiedling. Tous deux sortent majestueusement, suivis de May, en affectant de ne saluer personne. — Arrivée à la porte, May se retourne pour envoyer un baiser à Dot.

SCÈNE XI

DOT, CALEB.

CALEB, atterré, après un silence.

Dot, je ne sais plus où j'en suis... Je ne comprend plus rien... Qu'est-ce que cela veut dire?... Et John comment l'empêcher de rejoindre cet homme?

DOT.

Il ne le trouvera pas, Caleb, j'en suis sûr... Paus

vre John! Pourvu que ce froid et cette neige ne lui fassent pas de mal!... Oh, j'ai peur du retour à la maison!...

CALEB.

Restez ici jusqu'au matin...

DOT.

Oh non! Que croirait-il encore, si je ne rentrais pas?... Je veux rentrer... Au revoir Caleb!

CALEB.

Pas seule... Je vais vous accompagner...

DOT.

Non... Restez près de Bertha, restez.

CALEB.

Elle dort... Mais après?... Oh, je suis bien coupable!... Mes mensonges ont empoisonné sa vie...

DOT.

On ne devrait jamais mentir. J'ai cru pouvoir le faire pour le bien, comme vous pour Bertha, mais je vois maintenant que la vérité est une force contre laquelle on ne lutte pas impunément.

CALEB.

Je le vois aussi... C'est moi qui ai fait le malheur de ma fille... C'est ma faute!...

DOT.

Je n'ai pas compris le silence du grillon, quand je lui demandais, l'autre soir, si je pouvais mentir pour une bonne cause... J'en suis bien punie par le mal que j'ai fait à John... C'est ma faute!

CALEB, tristement.

Votre faute!... Alors, c'est... c'est donc vrai, toutes ces vilaines choses ?

DOT.

Vous le verrez bientôt.... En attendant, embrassez-moi, tout de même. Adieu !

CALEB, l'embrassant.

Adieu !

Il la reconduit jusqu'à la porte. — Dot sort.

SCÈNE XII

CALEB, seul.

Il redescend lentement en scène, comme anéanti, et reste, un instant songeur.

Dot perfide et... Tackleton aimé!... Allons donc!...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Chez John Peerybingle.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

DOT, seule, à la fenêtre.

Que fait-il? Toute la nuit dehors!... Comment ne rentre-t-il pas?... Pauvre John!... (vivement.) Un bruit de pas!!! (Elle écoute.) Non!... (Un silence.) Comme tout semble triste!... (Le grillon chante.) Mon petit grillon lui-même,... on dirait qu'il pleure!... (Elle écoute le grillon.) Oh, ne prends pas ce ton douloureux!... Tu m'ôterais tout mon courage... Mon Dieu, que John revienne bien vite, pour que je puisse lui parler,... le rassurer! N'est-ce pas, petit grillon? Tout sera oublié, comme un mauvais rêve... (Elle retourne à la fenêtre.) Comme il neige!... Il sera gelé, quand il rentrera... Qu'il puisse, au moins, se réchauffer... (Elle attise le feu.) Qu'il trouve un bon thé... bien chaud... et sa pipe,... sa pipe, dont la fumée fait voir de si belles choses!... (Courant de nouveau à la fenêtre.) Pour le coup, le voici!... A présent, je suis forte...

SCÈNE II

DOT, JOHN.

DOT, se précipitant vers la fenêtre.

Oh, John,... mon cher John!

JOHN, entrant.

Vous!...

DOT, suppliante.

John!...

JOHN, l'écartant.

Laissez-moi!... Je ne vous connais plus... Je ne vous croyais pas là... Sans quoi, je ne serais pas revenu...

DOT.

Si vous me permettiez de vous dire un mot, rien qu'un mot...

JOHN.

Non, laissez-moi.

DOT.

Maintenant que nous sommes seuls, je veux vous expliquer pourquoi j'ai dû me taire...

JOHN.

Je ne vous croirais pas davantage... Vous avez eu le temps de réfléchir, de préparer vos mensonges, oui... vos mensonges...

Il se jette sur une chaise et se cache la tête dans les mains.

DOT, douloureusement, après un silence, résignée.

Je sens, en effet, que mes paroles n'arriveraient

pas à vous convaincre... (Mouvement de John.) Vous ne m'aimez plus... Ce qu'il vous faut, ce sont des preuves éclatantes, irréfutables... Eh bien, John, ces preuves, dans une heure, je vous les donnerai... Voulez-vous m'accorder une heure, une toute petite heure?... Alors, vous me jugerez...

JOHN.

Une heure?... À quoi bon ?

DOT, avec beaucoup de séduction.

Si !

JOHN, presque vaincu.

Soit ! Mais ce délai n'est-il pas cruel?... Car enfin...

On sent que sa colère lui remonte au cœur.

DOT.

Merci, John!... Je voulais seulement... J'ai... j'ai préparé tout ce qu'il faut pour vous réchauffer... (Gestes d'impatience de John. Dot sort à reculons, doucement, en balbutiant, pouvant à peine parler, tant les larmes l'étouffent. Du doigt elle désigne divers objets.) Là, votre thé, pain, beurre, tabac, pipe...

Cette sortie doit produire un petit effet de sourire, tout en laissant percevoir l'émotion de Dot.

SCÈNE III

JOHN, seul.

Une preuve!... Mais, la preuve, je l'ai vue... C'est son complice, cet étranger maudit que j'ai cherché, toute la nuit... Ah, il faut que je le retrouve, et je le

retrouverai, ce voleur de toutes mes joies!... Malheur à ceux qui ont fait de moi le désespéré que je suis!... Malheur à eux!

A ce moment, un chœur se fait entendre faiblement. Il va à la fenêtre.

Chœur avec orgue.

Jésus, l'Enfant-Roi, vient de naître.

Gloire à Dieu dans les Cieux.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Noël! Noël! Noël!

Il ouvre la fenêtre.

Noël!... Ils chantent l'amour et la paix... Quelle dérision!... L'amour,... la paix! Pour qui?... Pour ceux qui m'ont fait du mal!... Allons donc!...

Reprise du chœur.

Jésus, l'Enfant-Roi, vient de naître.

Gloire à Dieu dans les Cieux.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Noël! Noël! Noël!

Il reforme violemment la fenêtre.

Noël! Jour d'apaisement et de pardon!... Quelle plaisanterie!... Est-ce que le pardon même me rendrait mon bonheur?... Non! Non! Je ne veux plus être dupe... Je me révolte et je me venge... (Il décroche le fusil pendu au mur et fait mine de sortir. — Le grillon se met à chanter. — Il jette le fusil dans le coin de la cheminée.) Qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là? « Arrête! Arrête! » dis-tu! Pourquoi donc? Pour écouter, comme l'autre soir, ton conte à dormir debout: les Dot fidèles, pures, aimantes! la chanson du foyer!... le grillon du foyer!... (Rire nerveux.) Sornettes, tout cela!... Fumée!... Il n'y a plus de repos, il n'y a plus de

foyer, il n'y a plus de bonheur!... Puisque Dot a menti, le grillon lui-même a menti... menti! (Il jette sa pipe dans la cheminée et tombe, désespéré, dans le fauteuil où Dot l'a fait asseoir, à la fin du premier acte. Le chant du grillon cesse. — Un silence. — John relève la tête.) Hein!... Il se tait!... (Il regarde autour de lui, effrayé.) Quel silence, maintenant!... Pourquoi ne chante-t-il plus? Est-ce que je l'aurais tué? (Inquiet, il se penche vers l'âtre.) Chante, chante encore!... Parle-moi! Parle-moi d'elle, si tu veux, mais parle! J'ai eu tort!... Pardon! Mais chante, grillon, chante! (Le grillon se remet à chanter.) C'est cela. Oui... J'ai besoin de cette chanson. Oui, oui, voici les Dot de l'autre soir, fidèles, purs, aimantes, les messagers heureux, confiants... Ils s'avancent sur les routes, dans la douceur des soirs, dans le calme et la paix de leur vieillesse... Oh, Dot! Dot!!...

Il s'est attendri, peu à peu, et se met à sangloter. Entre Tackleton.

SCÈNE IV

JOHN, TACKLETON.

JOHN, dans un sursaut.

Hein! Qu'y a-t-il?

TACKLETON, en habit de nocce, un bouquet enrubanné à la boutonnière.

Ce n'est que moi, mon cher monsieur Peerybingle. Excusez-moi de me présenter d'aussi bonne heure chez vous, surtout avec ces habits de fête;... mais je vous ai laissé, hier soir — et cela se comprend —

dans un tel état de surexcitation... Hum! vous avez l'air de n'avoir pas beaucoup dormi.

JOHN, avec brusquerie.

C'est mon affaire...

TACKLETON, inquiet, en voyant que le fusil a été déplacé.

Tiens! Pourquoi donc ce fusil n'est-il plus au mur,... comme de coutume?

JOHN.

Peu vous importe.

TACKLETON, de plus en plus inquiet.

Il ne s'est rien passé de grave, au moins?

JOHN.

Que voulez-vous donc de plus?... Tranquillisez-vous, allez! Je ne suis pas encore un assassin.

TACKLETON, rassuré.

Ah!... (Il s'essuie le front, puis, après un temps.) Mon cher monsieur Peerybingle, je... j'ai... enfin... ce que j'avais vu, hier,... j'aurais peut-être mieux fait de le garder pour moi... Cependant, comme ami,... j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous éclairer... Je m'intéresse vivement à votre malheur, mon cher monsieur Peerybingle, et, j'ose l'avouer, j'ai aussi quelque curiosité de connaître le parti que vous allez prendre, sans doute... Songez que je me marie, aujourd'hui, avec une toute jeune fille. Si donc, je me permets de mêler à cette affaire mon point de vue personnel, c'est que... un exemple rigoureux ne m'est pas... ~~me~~ m'est pas tout à fait indifférent.

JOHN, ironique.

Vraiment?

TACKLETON.

Oui. J'estime que force doit rester au bon droit, ... à celui qui représente l'autorité, la puissance... Il faut se faire craindre... Ces péronnelles ont besoin de bonnes leçons... C'est bien votre sentiment?

JOHN, froidement.

Je vous écoute.

TACKLETON.

Quand on n'a plus la jeunesse pour lutter contre l'étourderie, la légèreté... la coquetterie de ces petites créatures, ... il est indispensable de leur imposer le respect... Elles auraient si vite fait de transformer l'indulgence en faiblesse!... Vous me suivez?

JOHN, agacé.

Oui, oui!

TACKLETON.

La jeunesse! Voilà notre ennemie, monsieur Peerybingle, à nous, les gens sérieux... La jeunesse, c'est la ruse, la perfidie, ... tous les mauvais instincts. Il faut mâter cela. Aussi, quand May Fiedling, qui sera bientôt madame Tackleton, aura vu...

JOHN.

Aura vu quoi?

TACKLETON.

Quand elle aura vu son amie Dot payer si cher son incartade...

JOHN, brutal.

Vous dites?

TACKLETON.

Une charmante petite femme, madame Peerybin-

gle! Mais, entre nous, que diable!... vous lui laissez trop de liberté... Elle ne sentait pas assez la bride. Et les femmes, voyez-vous, sauf comparaison, c'est un peu comme les chevaux. Ça n'est docile que sous la menace... de la cravache... Alors, je le regrette pour vous, il est arrivé ce qui devait arriver. Je puis bien vous le dire aujourd'hui : il y a longtemps que je la soupçonnais. On sait observer autour de soi, n'est-ce pas?... Oui, mon pauvre ami, bien avant... l'événement, j'avais positivement des doutes... L'affection dont elle semblait... faire parade à votre égard, m'étonnait... Enfin, j'avais remarqué... Vous saisissez?

JOHN, debout, très fermement, avec une colère contenue.

Monsieur Tackleton, hier, j'aurais assommé d'un coup de poing l'homme qui se serait permis de dire un seul mot contre elle. (Violent.) Aujourd'hui, je lui écraserais la figure à coups de talon!

TACKLETON, stupéfait.

Qu'est-ce qui vous prend?

JOHN.

Ah, il me prend,... il me prend qu'en vous entendant parler, j'ai réfléchi... et que, maintenant, (Appuyant.) je sais ce que je dois faire.

TACKLETON.

A la bonne heure! J'ai eu peur, un instant, d'un accès de magnanimité... Je me disais aussi...

JOHN, subitement calme.

Oui, je sais ce que je ferai... Vous me l'avez as-

sez rappelé avec insistance,... je ne suis plus un jeune homme...

TACKLETON.

Permettez!... J'ai seulement dit...

JOHN.

Avais-je pensé combien j'étais peu fait pour elle et combien ma lente intelligence devait être pénible à un esprit aussi vif que le sien? Elle, si jolie, si riieuse!... Etait-ce un mérite, était-ce un titre pour moi de l'aimer, elle qu'on ne peut qu'adorer? Je n'ai songé qu'à moi, j'ai profité de son ignorance des choses de la vie.

TACKLETON, au comble de la stupéfaction.

Mais, ~~mon~~ cher, vous oubliez...

JOHN.

Je n'oublie rien,... ni cette ombre qui passait sur son gracieux visage, quand on parlait de mariages semblables au nôtre,... ni ses efforts pour dissimuler sa peine secrète,... ni ses luttes contre elle-même; car elle a lutté, j'en suis sûr, pour tâcher de me faire toujours bon accueil, à moi, vieil homme rude et grossier... De quelles délicatesses n'aurais-je pas dû payer tout cela!!

TACKLETON.

Vous perdez la raison.

JOHN.

Je la retrouve, au contraire, je la retrouve pleinement... Le vrai coupable, c'est moi qui ai voulu l'impossible : l'amour de cette délicieuse enfant.

Aussi je n'ai plus de colère. Je n'éprouve plus pour elle qu'une immense pitié.

TACKLETON.

Comment, comment, ce serait là le châtiement ! C'est admirable en vérité !... (Un temps, puis, cruellement insinuant.) Mais... l'enfant ?

JOHN, très pâle.

Oh ! comme vous vous entendez à retourner le fer dans la plaie ! (Très ému.) Eh bien, le sacrifice sera complet... L'enfant, elle l'emmènera. Je ne veux pas qu'un jour, s'il restait avec moi, mon fils puisse douter de sa mère.

TACKLETON.

C'est du délire !... (Le grillon chante.) Veux-tu te taire,.. sale bête ! ! !... Ah ça, qu'est-ce qu'ils ont tous dans cette maison ?... On dirait que c'est ce sacré grillon qui leur a tourné la cervelle ! ! ! (Il revient vers John, qui reste rêveur, accoudé.) Mais tout le monde se moquera de vous... On dira...

JOHN, menaçant, montrant le poing.

A ceux qui diront...

TACKLETON, se reculant vivement.

C'est bon, c'est bon ! Je n'ai pas voulu vous offenser... D'ailleurs, je m'en vais... J'ai tant à faire !... Adieu !...

Dot entre.

JOHN, voyant Dot, se décide à sortir.

Attendez-moi, je vous accompagne !

Ils sortent.

SCÈNE V

DOT, seule. Sur la fin de la scène précédente, elle a entrouvert la porte. Elle suit des yeux John, pendant qu'il sort et lui envoie des baisers.

Tiens !... Tiens !! Tiens !!! (Regardant l'horloge-coucou.)
Oh, que ces aiguilles sont longues à tourner !...
Pouvoir enfin le délivrer de son chagrin !... Pauvre ami ! Il n'a pas pris son thé... La pipe !... la pipe...
brisée ! Oh, mon bon, mon cher mari, bientôt c'est vous qui me demanderez pardon... Et comme je vous pardonnerai !... Comme je vous remercierai de m'aimer ainsi !!!

On frappe à la porte.

SCÈNE VI

DOT, CALEB, BERTHA.

DOT.

Caleb !... Bertha !... Mes chers amis !... Vous ne m'abandonnez pas, vous !

CALEB.

Vous abandonner ! Quant tout le monde vous jette la pierre !... Je ne vauX pas grand'chose, mais le peu que je suis se ferait hacher plutôt que de se joindre à ceux qui vous accusent.

BERTHA, embrassant Dot.

Ma chère petite sœur !

DOT, presque galement.

Alors c'est un grand scandale ?

CALEB.

Je soupçonne que Monsieur Tackleton n'est pas étranger à tout ce qu'on raconte déjà.

DOT.

Vous ne me croyez pas coupable ?

CALEB.

Non... Je me suis dit que ce n'était pas possible... ou, alors, rien ne serait plus à sa place dans ce monde.

DOT.

Et pourquoi ne doutez-vous pas de moi ?

CALEB.

Parce que nous vous aimons.

DOT.

Mes amis, vous êtes bons...; aussi, vous n'aurez pas affaire à une ingrate, je vous le promets..., et avant qu'il soit longtemps !

CALEB, l'air étonné.

Nous pensions vous trouver... très affligée... et vous voici... comme souriante !...

DOT.

C'est que je suis sur le point de retrouver le droit chemin, le chemin où tout est simple, parce que tout y est lumière et vérité. Quand cette horloge

sonnera, John ne doutera plus de moi ; je serai redevenue tout à fait heureuse... Et vous-même Caleb...

CALEB.

Oh, moi !...

DOT.

Si, si !... (Vivement.) Dieu ! Je n'aurais pas cru qu'une heure fût si longue à s'accomplir !... Et d'autres encore la béniront, cette heure-là. Vous verrez... (Emmenant Bertha vers la cheminée.) Mettez-vous là, Bertha, près du feu.

CALEB, à Dot, à mi-voix.

Il n'y a pas eu moyen de la faire rester à la maison, ce matin. Elle avait peur, j'en suis sûr, de se sentir si près d'eux, le jour de leurs noces... L'église est si proche de chez nous... Le bruit des carillons lui aurait fait trop de mal. Quelle pitié ! (un peu plus haut.) Un Tackleton !... (Mouvement de Bertha.) Tenez, elle a tressailli, à ce nom.

BERTHA.

Que dites-vous, tous les deux ?

DOT.

Nous disons, ma petite Bertha, que... cette promenade matinale vous a un peu fatiguée et qu'il faut vous reposer ici, bien tranquillement, en attendant.

BERTHA.

En attendant... quoi ?

DOT.

En attendant de me voir très contente... N'en serez-vous pas joyeuse ?

BERTHA.

Oh, si !

DOT, s'approchant de Bertha..

Mais ses mains sont glacées; elle a la fièvre!...
Vous avez eu froid ?

BERTHA, montrant son cœur.

Non... C'est là !

DOT.

Bertha, ma chère petite Bertha, appuyez-vous sur
mon épaule... Laissez-vous câliner comme une petite
enfant. Là ! Ayez confiance dans ceux dont vous con-
naissiez la tendresse.

CALEB, tristement.

Confiance ! Où nous sommes-nous égarés ?

DOT, redescendant vers Caleb, puis, à voix basse.

Caleb, on ne peut pas la laisser plus longtemps
dans son erreur.

CALEB.

Eh, comment la détromper, maintenant ?

DOT.

Laissez-moi faire.

CALEB.

Elle est si habituée à son rêve que le réveil la
tuerait.

DOT.

Là !... La voici bien sage; nous sommes bien tran-
quilles... (Très haut à Caleb). C'est aujourd'hui Noël,
Caleb; nous allons faire une lecture en rapport avec

la solennité du jour. Passez-moi ce livre. (Elle lui montre un livre posé sur le buffet.) Voulez-vous, Berthá ?

BERTHÁ.

Ouí.

DOT, faisant semblant de feuilleter le livre avant de lire

Voyons ! « De la vanité des biens terrestres »... Oh non, pas aujourd'hui. (Faisant encore semblant de feuilleter.) Ah, voici ! (Lisant.) « Il ne faut pas croire que l'illusion soit, comme certains l'on dit, la reine du monde, puisqu'il n'est pas en elle de se continuer indéfiniment... Mieux vaut l'âpre saveur de la vérité. »... La vérité, Caleb ! Rappelez-vous ce que nous disions, hier.

CALEB, inquiet.

Ouí.

DOT, feignant toujours de lire.

« Il y avait une fois un brave homme qui avait une fille aveugle »... Tiens ! ... « La jeune fille était belle et douce et elle avait le cœur le plus tendre qui fut... Bonne et généreuse, elle prêtait aux autres toutes les vertus qu'elle possédait. La pureté de son cœur embellissait tout, autour d'elle... »

CALEB, à Dot, bas.

Prenez garde !

DOT, continuant.

« C'est ainsi que, son père vivant sous la dépendance d'un maître d'ur et sévère, elle croyait ce maître pitoyable, cordial, bienveillant. Or, il était... il était tout le contraire. (Elle cherche un peu les mots.) Le jour... le jour où le maître se maria... »

BERTHA, vivement, debout.

Dot, vous me trompez,.. vous ne lisez pas... Vous voulez me consoler... Je vous en prie, ne le faites pas, en calomniant celui... auquel nous pensons, en ce moment...

CALEB.

Bertha !

DOT.

Eh bien, non, chère petite, je ne lis pas; mais je vous raconte une histoire vraie... Il faut pourtant bien faire tomber les voiles... oui... les voiles du mensonge!

CALEB.

Qui pèsent depuis trop longtemps... et par ma faute.

BERTHA.

N'accusez personne! Je me rends bien compte!... Ce mariage...

CALEB.

Mon enfant,... mon enfant bien-aimée,.. pardonne-moi!... Je t'ai trompée!... Je croyais bien faire et j'ai été cruel... Je m'en aperçois, à présent... Bertha, ma chérie, le monde n'est pas tel que je te l'ai représenté... Le chemin de la vie était rude; j'ai voulu te le rendre facile et je n'ai réussi qu'à te le faire plus âpre... L'existence est souvent douloureuse.

BERTHA, anxieuse.

Mais,... les personnes que j'ai connues, vous n'avez pas pu les changer ?

CALEB, courbant la tête.

J'ai fait cela, pourtant, Bertha.

BERTHA, stupéfaite.

Ce n'est pas possible !!!

DOT, à Bertha, doucement.

Bertha, ne donnez pas à Monsieur Tackleton des larmes qu'il ne mérite point. C'est un homme égoïste, avare, un laid vieillard au cœur sec... Il n'était jeune, beau et bon que dans votre imagination.

BERTHA, avec douleur.

Lui !

DOT.

Il n'a cessé de faire souffrir votre père... et, vous même, ... il vous raillait...

Musique.

BERTHA.

Mon Dieu, mon Dieu !!! M'avoir laissée me bercer de tant de belles choses... et me dire brusquement : « Oublie tout cela, ce ne fut que mensonges ! » Père, père, comment avez-vous pu?... C'est maintenant que je suis aveugle !

CALEB.

Mon enfant !!!

BERTHA.

Mais, ... ces présents que je recevais avec tant de reconnaissance, qui donc me les envoyait ? Vous, Dot ?

DOT.

Non.

BERTHA.

Alors... c'était donc...

DOT.

Votre père... Oui.

BERTHA..

Ainsi je n'ai vécu que d'une vie illusoire, une vie qu'on inventait pour moi !... Il faut, à présent, que je doute de tout,.. que je renonce à ce que je chérissais... Mon père, quand dois-je vous croire ?

CALEB.

Maintenant, hélas ! mon enfant.

BERTHA.

Dot!... A présent, dites-moi comment est notre demeure ?

DOT, embarrassée.

C'est...

CALEB, se décidant.

C'est une très pauvre chambre.

BERTHA.

Et vos beaux habits ?

CALEB.

Des guenilles.

BERTHA.

Dot!... Comment est mon père ?

DOT.

C'est un vieillard usé par le travail et les privations, accablé sous le poids de ses peines; mais, sur son front ridé, rayonnent la bonté et le courage.

CALEB, anéanti.

Oh, le courage!...

DOT.

Oui, il lui en a fallu, et jusqu'à l'héroïsme, pour vous dissimuler ses chagrins et ses inquiétudes, pour feindre la bonne humeur et la gaieté, afin que sa chère Bertha puisse avoir parfois un sourire sur son joli visage.

CALEB.

Ah, Dot!!!

Il pleure.

DOT.

Et pour tout ce qu'il a fait afin d'embellir votre misère, en gardant pour lui toutes les amertumes, jamais vous ne l'aimerez et le respecterez assez!

Bertha, pendant que Dot parle, s'est levée lentement; puis, en tâtonnant, elle vient s'agenouiller devant Caleb, qui, vaincu par l'émotion, s'est laissé tomber sur une chaise. Elle lui prend la tête entre les deux mains et l'appuie contre son cœur, en pleurant. Musique.

BERTHA.

Mon bon père,.. pardonnez-moi si j'ai été injuste... Je comprends votre sacrifice et je vous admire... Je ne suis plus malheureuse, maintenant que ma vie a un but.

CALEB.

Tu me payes en une minute de toutes mes angoisses passées.

La grosse horloge sonne dix heures. Dot bat des mains, toute joyeuse

DOT.

L'horloge a sonné. C'est la délivrance... pour tout

le monde,.. pour vous aussi, mon brave Caleb...
Croyez-vous que j'aurais provoqué ces grands attendrissements, que j'aurais remué toutes ces tristesses, si je ne savais pas comment les guérir ?

CALEB.

Que voulez-vous dire ?

DOT.

C'est encore un secret,... pas pour longtemps, mais il me faut un complice et ce sera Bertha, qui sait tout, maintenant. Caleb, j'ai une grâce à vous demander... Voulez-vous m'obéir docilement ?

CALEB.

Sans doute.

DOT, comiquement.

Eh bien, allez-vous en !... J'ai à dire à Bertha des choses qu'il ne faut pas que vous entendiez.

CALEB.

Mais...

DOT, montrant la porte intérieure.

Ah, c'est convenu ! Tenez, entrez-là... et dites-vous que cette journée sera extraordinaire.

Caleb sort.

SCÈNE VII

BERTHA, DOT.

DOT.

Bertha, je veux vous donner le moyen de vous ac-

'quitter, en un instant, de toutes les bontés de votre père.

BERTHA.

Moi!... Ah, comment, grand Dieu!..

Reprise du chœur de la scène III.

CHŒUR, à la cantonade.

Jésus, l'Enfant-Roi, vient de naître.

Gloire à Dieu dans les cieux.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Noël! Noël! Noël!

DOT.

Noël, c'est un jour béni, un jour où il se fait des miracles... Nous sommes fortes, toutes les deux;.. nous pouvons tout affronter sans que l'émotion nous terrasse... Mais lui, il a tant souffert!... C'est vous, Bertha, qui pourrez le mieux le préparer à une grande joie.

BERTHA.

Une grande joie?

DOT.

Rappelez-vous vos souvenirs d'enfance, Bertha. Que vous représentent-ils?

BERTHA.

Un frère... qui était tendre et bon pour moi...

DOT.

Et puis?

BERTHA.

Et puis... cette compagne de mes jeux, cette May Fiedling, qui, hélas...

DOT.

Le monde n'est pas aussi méchant qu'on vous l'a dit, Bertha. Il est des cœurs droits et vaillants;... il est des amours fidèles.

BERTHA.

Pourquoi me dites-vous cela ?

DOT, résolument.

On a des nouvelles de votre frère... Il vit... Il est revenu.

BERTHA.

Dieu !

DOT.

S'il était ici, le reconnaîtrez-vous ?

BERTHA.

Est-ce qu'on peut oublier ?

DOT.

Alors,.. du courage ! Tenez, on vient ! (Avec un cri de triomphe.) Le voici !!!

Elle se précipite vers la porte qui s'ouvre et laisse voir Edouard et May.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ÉDOUARD, MAY.

DOT, à Edouard.

Eh bien ?

ÉDOUARD.

C'est fait ! On ne peut pas être mieux mariés que

nous ne le sommes... Et vous voyez des gens heureux,.. grâce à vous !

DOT, riant.

Et déjà égoïstes... Il y a quelqu'un, ici, qui voudrait bien vous faire son compliment.

ÉDOUARD.

Bertha !... Alors, vous l'avez prévenue ?

BERTHA, qui a reconnu la voix de son frère.

Edouard !

DOT, à Edouard.

Elle sait la bonne nouvelle et meurt d'envie de vous embrasser.

ÉDOUARD, courant à Bertha.

Ma bonne petite sœur !... Ma chère Bertha !... Comme tu as embellie !

BERTHA.

Edouard !... Mais tu n'es pas seul !... Qui donc est avec toi ?

ÉDOUARD.

Ma fiancée autrefois, ma femme aujourd'hui.

MAY.

Et qui vous aimera vraiment comme une sœur.

BERTHA.

Ah, May,.. ma chère May !... Dire que j'ai pu être jalouse de vous !!!

ÉDOUARD.

Et c'est notre amie Dot qui a permis que tout se réalisât !... Jamais nous ne lui dirons assez notre gratitude...

MAY.

Jamais.

ÉDOUARD.

Mon père !... Comment n'est-il pas ici ?...

DOT.

Ah, voilà !... Pour lui, si triste, si faible, il nous faut jouer une pieuse comédie... C'est Bertha que cela regarde... Vous, ma chère May, voulez-vous aller un peu sur la route au devant de John... Dites-lui qu'il peut revenir, que l'heure a sonné..

MAY.

De quel côté est-il allé ?

DOT.

Du côté opposé à celui par lequel vous êtes venue. Il était sorti avec Tackleton... à qui vous avez si bien échappé.

MAY.

J'y vais.

DOT.

Merci. (May sort.) Vous, Edouard, asseyez-vous là. (Elle désigne le fauteuil.) Prenez votre mouchoir et cachez vos traits du mieux que vous pourrez... Comme cela... Bien !... Vous êtes enrhumé, .. vous saignez du nez... A votre choix... Très bien ! Attention !... Voici votre père ! Et ne faites vos révélations que peu à peu !... Ménageons-le !

SCÈNE IX

DOT, BERTHA, ÉDOUARD, CALEB.

CALEB, entrant.

Eh bien, ce fameux secret? (Apercevant Edouard.) Oh, pardon!... (Saluant.) Monsieur!

DOT.

Parlez, Bertha.

CALEB, désignant Edouard

Mais...

DOT.

Oh, on peut devant lui.

CALEB, à Dot.

Qui est-ce?

DOT.

Comme vous devenez curieux, Caleb! C'est un ami,.. un ami,.. qui revient de très loin...

BERTHA.

De très loin.

DOT.

D'Amérique.

CALEB.

Quelle Amérique?

DOT.

L'Amérique sauvage,.. où sont allés tant d'aventureux jeunes gens.

CALEB.

Le... le pays où était mon fils!

Il chance.

DOT.

Allons, Caleb!

CALEB, se raidissant.

C'est vrai,... devant un étranger! Je vous demande pardon, monsieur... Et... (Essayant de sourire.) Qu'aviez-vous donc à vous dire, toutes les deux.

BERTHA.

Père, je racontais à Dot un rêve.

CALEB.

Prends garde, mon enfant; les rêves t'ont déjà fait tant de mal.

BERTHA.

Oh, celui-là, si vous l'aviez fait... avec moi, vous en auriez partagé la douceur.

CALEB, montrant Edouard.

Devant... Monsieur?

DOT.

Mais oui...

BERTHA.

Imaginez-vous que... mon frère m'est apparu... tout à coup.

CALEB, effrayé.

Tais-toi, ne continue pas, malheureuse enfant! Comme tu t'exaltes encore facilement! (Intéressé malgré lui, après un temps.) Quand l'as-tu fait, ce rêve?

BERTHA.

Cette nuit.

CALEB.

Et tu ne m'en as pas parlé...

BERTHA.

J'en devais d'abord la confiance à Dot, car c'est ce qu'elle m'a dit, hier soir, qui l'a fait naître.

CALEB, à Dot.

Que lui avez-vous donc dit ?

DOT.

Caleb,.. c'est ici que nos deux secrets, celui de Bertha et le mien, se relieut... Vous savez, le vieux voyageur...

CALEB, la reprenant, presque colère.

Le faux vieux voyageur,.. qui a osé vous suivre jusque chez moi...

DOT.

Justement... Eh bien... Oh, ne prenez pas cet air sévère! — Eh bien... c'est un ancien compagnon de votre fils... Il l'a connu, là-bas...

CALEB, affolé.

Lui!... Il l'a connu!... Où est-il ?

DOT.

Comment, vous ne le voyez pas !... Il est là !

Elle désigne Edouard.

CALEB.

C'est lui ?

Il veut se précipiter.

DOT, le retenant.

Attendez !... Il est souffrant... Une telle traversée vous comprenez !

CALEB.

Qu'est-ce qu'il a ?

DOT.

Il a... il a...

BERTHA.

Il a...

ÉDOUARD, du fauteuil.

Les fièvres...

DOT.

Des fièvres,.. oui, des fièvres qui le tiennent cloué dans ce fauteuil.

CALEB.

Mais, hier,.. il allait et venait.

DOT.

Justement, la fatigue !... Il a sa crise !

Caleb passe devant Dot pour se trouver face à face avec Edouard ; mais, au même moment, ce dernier se retourne brusquement sur son fauteuil, ce qui fait qu'il tourne encore le dos à Caleb.

CALEB.

Qu'a-t-il donc au visage ?

DOT.

Il a...

BERTHA.

Il est...

ÉDOUARD.

Enrhumé...

DOT.

Oui, enrhumé,.. mais si gravement qu'il saignait du nez, tout à l'heure. Les rhumes de ces pays-là sont terribles.

CALEB, à Edouard.

Monsieur, monsieur...

ÉDOUARD, parlant derrière son mouchoir et changeant sa voix.

Monsieur Caleb Plummer ?

CALEB.

Oui !... Ah !,.. je vous en prie,.. dites... dites vite !.. Quand avez-vous vu mon fils, en Amérique, pour la dernière fois ?

ÉDOUARD.

La dernière fois, c'était il y a trois...

DOT, vivement.

... Zans... Trois ans. (Bas, à Edouard.) Graduellement, graduellement !

CALEB.

Trois ans !... (A Bertha.) Donc, il vivait encore, il y a trois ans... (Tristement.) Mais depuis ?... C'est si long trois ans !

ÉDOUARD.

Au fait, non ! Ce n'est pas trois ans. (Haut, à Dot.) Vous me faites dire des bêtises, chère Madame... C'est moins que cela.

DOT.

Six mois ?

ÉDOUARD.

Encore moins ;... trois mois !

CALEB, défaillant.

Ah!

DOT, vivement.

Oui, mais alors, il était malade, très malade.

CALEB.

Vous voyez bien!... S'il vivait, il serait près de nous...

DOT.

Mais en trois mois...

BERTHA.

Vous entendez mon père, monsieur a vu mon frère, il y a seulement trois mois.

DOT.

Mais... malade...

CALEB, découragé.

Et vous avez appris sa...

ÉDOUARD.

Permettez!... Sa maladie n'entraînait pas forcément la mort.

CALEB, retrouvant un peu l'espoir.

Eufin,... quand vous l'avez quitté,... comment se trouvait-il?

DOT.

Les médecins ne savaient pas... Ils ne savent jamais rien, les médecins!

BERTHA.

En somme, père, il peut revenir, comme est revenu Monsieur.

CALEB.

C'est vrai!... Si cela était!... Si je pouvais le ser-
rer dans mes bras!

Dot, pendant ce mouvement, s'adresse à Édouard.

DOT.

Ça va bien! Rien à craindre... En avant!... (A Caleb.)
Écoutez donc ce qu'a dit votre fils.

CALEB, ne se possédant plus.

Il a... il vous a parlé de moi?

BERTHA.

Oui, père, écoutez!

ÉDOUARD.

Il m'a raconté comment il avait fait fortune.

CALÉB.

Hein!!!

ÉDOUARD.

Il n'avait plus qu'un seul désir : Revenir au pays
et embrasser son vieux père...

DOT, malicieuse.

Il en avait bien aussi un autre.

ÉDOUARD.

J'avais assisté à ses débuts, pris part à ses pre-
mières épreuves... A force de vivre ensemble, on
nous prenait quelquefois l'un pour l'autre... Car, je
ne sais si vous l'avez remarqué,... il paraît que nous
nous ressemblons beaucoup.

DOT.

Monsieur Plummer n'a pu le remarquer, à cause

de votre malheureux rhume... (A Caleb.) Il est forcé de garder son mouchoir sur la figure, le pauvre homme; mais, tenez, regardez seulement le front, les yeux, (Elle dégage un à un le front et les yeux en baissant un peu le mouchoir.) puis, le menton, la bouche...

Même jeu.

ÉDOUARD.

Enfin, il m'a chargé de vous dire ceci : « Mon père, je n'ai jamais cessé de penser à vous. »

Il jette le mouchoir.

CALEB.

Cette voix!... (Reconnaissant Édouard.) Ah!... Mon petit... mon petit!... mes enfants!... Je pleure, je ris, je ne sais plus... (Il tient ses enfants dans ses bras et les couvre de baiser.) Ah, Dot! Est-il beau mon garçon, hein?...

SCÈNE X

LES MÊMES, MAY, puis JOHN.

MAY, entrant.

Dot,... j'ai aperçu John, de loin, au tournant de la route. Je lui ai fait signe.

ÉDOUARD.

May, venez ma chère May, que je vous présente...
(A Caleb.) Mon père, voici ma femme!

DOT.

Mariés de ce matin.

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, si je me suis passé de votre consentement;... mais il fallait se hâter.

GALEB.

Comment cela ?

ÉDOUARD.

Mais oui, pour arriver avant Tackleton.

DOT, battant des mains.

Enfoncé, berné, joué, le Tackleton !... (A May.) Vous n'avez donc pas envie d'embrasser votre beau-père ?

GALEB, lui tendant les bras.

Chère petite ! Toi non plus tu n'oubliais pas... Ah ! c'est trop de joie, Dot, si vous saviez !!

DOT.

Je sais qu'il y a aussi mon pauvre John, qui a bien mérité sa part de bonheur... Vient-il, May ?

MAY, allant à la fenêtre.

Oui. Le voici.

DOT.

Bien ! Il faut pourtant que mon cher homme ait sa petite leçon pour avoir douté de moi.

GALEB.

Oh !

DOT.

Si fait... Attendez !... Édouard, embrassez-moi comme hier. (Édouard, tout en riant, l'embrasse sur les deux joues. John entre. Dot, en riant, à Édouard.) Vous m'embrassez bien mollement !... Avez-vous peur que May ne soit jalouse ?

CALEB, montrant Édouard à John interloqué, puis furieux.
Mon fils Édouard...

DOT, se retournant et feignant la surprise.

Ciel, mon mari!

Elle se jette dans ses bras. — Musique.

CALEB, continuant.

... retrouvé miraculeusement et marié, de ce matin, avec May Fiedling, qu'il était venu voir, hier, en cachette, grâce à votre chère petite femme.

DOT.

Et il n'y avait pas plus de mal, hier, qu'il n'y en a aujourd'hui!

ÉDOUARD, gaiment.

Dot!!!

DOT, à John.

Eh bien, monsieur mon mari, que pensez-vous de tout cela?

JOHN, la serrant dans ses bras.

Je pense que j'ai été bien puni d'avoir été jaloux, et que, maintenant, me voilà bien sot devant vous... Me pardonneriez-vous jamais, Dot?

DOT, câline, dans les bras de John.

Je vous pardonne de m'avoir montré combien vous m'aimiez. De ces instants d'épreuve nous saurons faire une durable joie.

JOHN, embrassant Dot.

Merci, Dot... Seulement, il faut que je passe ma colère sur quelqu'un et si je rencontre le fackleton...

SCÈNE XI

LES MÊMES, TACKLETON,
MADAME FIEDLING.

TACKLETON, entrant, effaré, avec madame Fiedling.
Présent!... Vous n'auriez pas vu ma femme?

JOHN.

Votre femme?

TACKLETON, apercevant May.

Ah, la voici! Eh bien, mais tout est archiprêt
pour la cérémonie! Allons, mademoiselle!...

ÉDOUARD.

Pardon : « Madame ».

TACKLETON.

Vous?...

ÉDOUARD.

Moi.

TACKLETON.

Cette plaisanterie est du plus mauvais goût!

CALEB, joyeux, à Bertha.

Si tu voyais comme il est laid!!

TACKLETON, à Édouard.

Ah ça, qui êtes-vous donc, mon petit monsieur?

ÉDOUARD.

Mon... vieux Monsieur, je suis Édouard Plummer,
fils de Caleb Plummer, revenu d'Amérique
(Présentant May.) pour vous reprendre ma fiancée.

MADAME FIEDLING, éclatant

Ma fille mariée!... Sans que j'en sache rien!!!

TACKLETON.

C'est inouï, monstrueux! Mais il y a des juges en Angleterre.

ÉDOUARD.

Et beaucoup d'or en Amérique... J'en rapporte, pour ma part, d'assez jolis échantillons.

MADAME FIEDLING.

Eh quoi! Vous êtes donc?...

ÉDOUARD, narquois.

Riche... Mon Dieu, oui, Madame. Je n'ai pas pu faire autrement.

MADAME FIEDLING, sentencieusement.

La fortune n'est rien. Ce que j'estime en vous, c'est l'homme qui a su garder la foi jurée... (Prenant la main d'Édouard et la secouant.) Shake hand!... Je vous donne ma fille.

TACKLETON.

Mais, moi?

Le grillon chante triomphalement.

DOT.

Monsieur Tackleton, écoutez ce que dit le grillon, que vous vouliez tuer! Il dit qu'en de certains jours, il faut croire que ce sont les braves gens qui ont raison... Il faut savoir comprendre la voix du grillon, monsieur Tackleton, il faut avoir chez soi de ces petits génies familiers de la maison. (Tackleton se précipite sur les pincettes, comme pour faire la chasse au grillon. Dot,

qui a suivi avec inquiétude son mouvement, pousse un cri.) Ah!
Caleb!!!

Mais Tackleton laisse tomber son arme improvisée et s'effondre
sur une chaise.

CALEB, à Dot.

Ne craignez rien!... Il pleure.

Bideau.

FIN

A LA MÊME LIBRAIRIE

ALBERT GUINON

- Désolées*, comédie en 4 actes. 5 75
Le Partage, pièce en 3 actes. 5 75
Seul, comédie en 2 actes. 3 75
Le Bonheur, comédie en 3 actes. 3 *

A. GUINON & BOUCHINET

- Sou l'ère*, comédie en 4 actes. 4 *

ALBERT GUINON & J. MARNI

- Le Joug*, comédie en 3 actes. 3 *

RENÉ PETER & MAURICE SOULIÉ

- Le Pouvoir de ma femme*, comédie en 3 actes. 5 *

CH. A. ABADIE & R. DE CESTE

- Les Nouveaux Riches*, comédie en 3 actes. 5 *

PIERRE FRONDAIE

- L'Appassionata*, p. en 4 a. 7 *
- La Bataille*, tr. en 3 actes. 5 50
- La Maison Cernée*, p. en 4 a. 6 50

ROBERT DE FLERS & G. A. DE GAILLAVET

- L'Amour veille*, comédie en 4 a. 6 50
- L'Ange du Foyer*, comédie en 3 actes. 3 *
- Le Cœur à ses raisons*, comédie en 1 acte. 2 *
- La Chance du Mari*, comédie en 1 acte. 2 4
- L'ipà*, comédie en 3 actes. 4 *

MIGUEL ZAMACOÏS

- Les Bouffons*, c. en 4 actes. 5 *
- Deux femmes et un téléphone*, comédie en 1 acte. 2 "
- Le Passage de Venise*, pièce en 1 acte en vers. 2 "

ALFRED SAVOIR

- Bauco!* com. en 3 actes. 5 75
- La Huitième femme de Barbe-Bleue*, com. en 3 actes. 5 "

ANDRÉ PICARD

- KIMI*, pièce en 3 actes. 4 50

G. FEYDEAU & R. PETER

- Je ne trouve pas mon mari*, com. en 3 actes. 7 *

LOUIS VERNED

- Daniel*, pièce en 4 actes.
- L'Amant de cœur*, comédie en 3 actes.
- Pour avoir l'air d'une*
- Le Traité d'Aut-uit*, comédie en 3 actes.
- Mademoiselle ma mère* com. en 3 actes.
- La Jeune Fille au haras*, com. en 1 acte.
- L'Inconnu*, pièce en 4 actes.
- L'Inutile Emploi*, comédie en 1
- Regine Armand*, pièce en 4
- Un Jeune Ménage*, c. en 3 a

GEORGES BERT et LOUIS VERNED

- Monsieur Beverley*, pièce en 4 a
- La Charrette anglaise*, com. en 3 actes.
- Mon Œuvre!*

CHARLES MÉN

- Les Conquérants*, pièce en 3
- Une Nuit au bouge*, drame 1 acte.
- Le Marquis de Saxe*.
- La Flamme*, pièce en 4 actes.

TRISTAN BERNARD

- L'Anglais tel qu'on le parle*, comédie en 1 acte.
- Les Couteaux du Médecin*, com. en 1 acte.
- Le Donneur inconnu*, com. en 3 actes.
- Monsieur Godomat*, c. en 3
- Le Poultailler*, comédie en 3 a

PIERRE WOLF

- Les Ailes brisées*, pièce en 3 a
- Le Cadre*, comédie en 3 actes.
- Le Secret de patricienne*, com. en 3 actes.
- Les Albinettes*, comédie en 4 actes.

COLETTE & L. MAR

- Chéri*, pièce en 4 actes.

MAURICE MAGI

- Sin*, com. en 3 actes.

ANDRÉ DUMA

- Le Premier couple*

GASTON DEVOI

- La Sacrifice*, pièce en 1 acte.

